

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

12ME ANNEE, No 584—SAMEDI, 13 JUILLET 1895

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



PLACE-D'ARMES, MONTRÉAL — LE MONUMENT DE MAISONNEUVE—Photo. Laprés & Lavergne

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 13 JUILLET 1895

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu. — La Saint-Jean-Baptiste à Saint-Henri. — Poésie : Dernier amour, par Jean Aicard. — Carnet du *Monde Illustré*. — Le dernier soleil, par Henriette Bezançon. — Le monument de Maisonneuve (avec gravures). — Rapidité de la vie, par Bossuet. — Wolfred Nelson (avec gravure), par Benjamin Sulte. — Association athlétique le National, par un amateur. — Primes du mois de juin : Liste des numéros gagnants. — Bataille de Ligny. — Curiosités historiques : Les outils de la table. — Nouvelles à la main. — Choses et autres. — Jeux et récréations. — Les dames. — Feuilleton : La mendiant de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin.

GRAVURES.—Le monument de Maisonneuve élevé sur la Place d'Armes, à Montréal (9 gravures). — Portrait : M. Andrew Gilmore. — La fête de la Saint-Jean-Baptiste à Saint-Henri de Montréal : Le roi Saint-Louis et son page ; Eglise de Saint-Henri ; Le char du petit Saint-Jean-Baptiste ; Corps de musique ; Vue de la rue Notre-Dame (côté Est) ; Vue d'une partie de la cavalcade et du roi. — Portraits des joueurs de crosse du club Le National ; Champ de l'Association athlétique du National.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

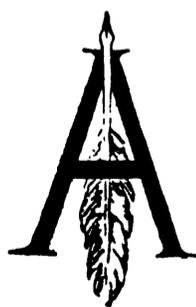
LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



AVEZ-vous remarqué que tous les ans, à l'époque où il fait le plus chaud et par conséquent le plus soif, il se trouve un député qui se lève en Chambre pour proposer qu'il soit défendu de fabriquer, d'importer et de vendre de quoi s'humecter le gosier, si ce "de quoi" contient de l'alcool.

Ce cas est tellement périodique qu'il semble être un effet de la température sur le cerveau.

Le député qui prend l'initiative de cette proposition est toujours de bonne foi, il n'a d'autre but que de conserver la santé de ses compatriotes et de les préserver de la misère, et il est certain d'avance que son projet n'aura aucun succès, mais il tient à prouver qu'il est l'ennemi juré des boissons spiritueuses.

Bien que la majorité soit d'avis que l'ivro-

gnerie est la cause principale du paupérisme, certaines personnes sont d'opinion contraire.

"L'usage de l'eau-de-vie, dit Liebig, n'est pas la cause mais l'effet de la misère. C'est une exception à la règle quand un homme bien nourri devient buveur. Mais lorsque l'ouvrier gagne moins par son travail qu'il ne lui faut pour se procurer la quantité d'aliments nécessaire à son entretien, un besoin impétueux, inexorable, le force à recourir à l'alcool."

Liebig me semble faire fausse route, et je n'en veux pour preuve que la pétition adressée dernièrement au Conseil municipal de Londres, pour défendre la vente de boissons spiritueuses dans les pâtisseries et les épiceries de la grande ville.

"Les pâtisseries et les épiceries, y est-il dit, sont les débits où vont s'enivrer les bourgeois et les dames du meilleur monde. Elles n'oseraient franchir le seuil d'un *public house*, ni pénétrer dans un café du quartier français, généralement fréquenté par une jeunesse un peu tapageuse, mais, sous couleur d'acheter une livre de thé de Ceylan ou de croquer une galette, elles ne se font pas faute d'ingurgiter des spiritueux abondants, qui nuisent à leur santé, à l'harmonie de leur démarche, et révelent aux étrangers de passage à Londres un état "d'ébriété nationale", sur lequel il est préférable de laisser des doutes, pour le bon renom du pays."

Je ne m'arrêterai pas à vous faire remarquer le ton cyniquement hypocrite de cette pétition, qui ne semble faite que pour éviter le scandale aux yeux des étrangers.

Ce qui en ressort cependant c'est que bourgeois et grandes dames de Londres—pas toutes—s'enivrent en cachette.

On voit donc que le mal existe partout, en haut, comme en bas, et c'est pour cela que de bonnes gens s'ingénient à le combattre.

Tout en rendant hommage à leurs excellentes intentions, je ne crois pas que l'on arrivera à ce but par les moyens que l'on prône aujourd'hui.

On s'est grisé de tout temps et en tous lieux. Le Tartare s'enivrait de lait de jument fermentée, les Grecs faisaient fermenter du miel à défaut de raisin, et vous ne trouvez pas, de nos jours encore, une seule peuplade noire du centre de l'Afrique qui ne réussisse à fabriquer une liqueur enivrante avec les produits de son pays.

Bien plus, on est arrivé maintenant à fabriquer de l'alcool pur, sans distillation ni fermentation, par la synthèse et non plus par l'analyse.

C'est M. Berthelot, chimiste français, illustre dans la science, qui vient de fabriquer ce produit de toutes pièces, à un bon marché extraordinaire, à peine huit cents le gallon.

Cet alcool, parfaitement pur, je le répète, est le plus sain qui existe et ne nécessite plus, pour sa fabrication, ces appareils compliqués qui en rendaient l'emploi frauduleux si difficile.

Le dernier numéro de la *Nature* en publie les détails et désormais n'importe qui pourra fabriquer en quelques minutes, son petit gallon d'alcool, sous les yeux du douanier qui n'y verra que du feu.

Du carbone, de l'hydrogène et de l'oxygène, obtenus très facilement en proportions voulues, forment le mélange désiré.

Vous voyez donc qu'il n'est pas nécessaire de priver nos finances d'un revenu énorme, par une loi subite, puisqu'avant quelques années tout le monde connaîtra la manière de faire de l'alcool sans alambic ni serpent.

C'est encore une surprise de la chimie. Il faudra chercher un autre mode de conversion. En reviendra-t-on au système des Lacédémoniens qui faisaient enivrer des es-

claves en présence de leurs enfants, afin de dégoûter ceux-ci de l'ivrognerie ? Peut-être !

Arrivera-t-on à l'aide des enseignements à faire comprendre aux hommes qu'il faut se garder des excès ? Je ne sais.

Pour moi, je prie instamment M. Berthelot de trouver le moyen de fabriquer à très bon marché, les excellents crus de France, mais en faisant cette demande, je sais qu'il n'arrivera jamais à faire concurrence aux œuvres admirables

De ce charmant poète, appelé le soleil.

* * Les fêtes dont Québec et Montréal ont été témoins depuis un mois ont motivé nombre de discours patriotiques et, fait excellent à signaler, pas un orateur n'a dit du mal de la République française.

On voit que l'on s'habitue au nom et à la chose, et que l'on ne trouve plus mauvais que la France se gouverne comme elle l'entend.

A propos de République, voici comment l'abbé Lemire, député français, raconte l'entrevue qu'il a eue dernièrement avec le pape :

Le Saint-Père a d'abord attiré mon attention sur l'acceptation de la forme républicaine ; il a bien voulu m'exposer le but des conseils qu'il donne à ce sujet : il cherche par là à établir nettement la distinction entre les intérêts permanents de la religion et les formes changeantes des gouvernements. Voici, d'ailleurs, comment il s'est exprimé :

"L'Eglise doit durer toujours ; les gouvernements, eux, ne sont pas éternels. Il ne faut pas que les peuples confondent l'Eglise et un gouvernement, car, lorsqu'un gouvernement tombe, ils penseraient que l'Eglise va crouler avec lui."

Passons à la question sociale : le Saint-Père s'est arrêté à la nécessité de s'attacher immédiatement à son étude minutieuse et pratique ; cette pensée l'a amené à me parler en termes très affectueux de M. Harmel, qui ne cesse d'être à ses yeux le Français le plus activement dévoué à la cause ouvrière.

Mais le Pape n'oublie pas non plus quel est le dévouement et l'activité de M. l'abbé Lemire ; il a vivement félicité le député du Nord d'avoir su conquérir la sympathie de la Chambre et d'avoir pu en obtenir le vote de deux réformes si importantes : le vote sur la facilité à apporter aux mariages et le vote sur la restitution des traitements ecclésiastiques.

Enfin, conclut M. l'abbé Lemire, le Saint-Père a montré un grand attachement pour la France, et, comme je lui parlais de la droiture et de la générosité qui sont les qualités fondamentales du peuple français, c'est avec des larmes dans les yeux que le Saint-Père s'est écrié :

"Oh ! oui, c'est pour ce peuple français que le Pape a fait des sacrifices dont on ne se souvient pas assez."

Et, de fait, il faut être à Rome pour se rendre compte des services considérables que nous rend Léon XIII en restant notre ami devant l'Allemagne et l'Italie alliées. Aussi devons-nous être pleins de reconnaissance pour ce grand vieillard qui fait tomber sur l'instabilité de nos gouvernements et de nos politiques l'inaltérable sérénité d'une doctrine qui a un passé de deux mille ans et qui est pleine de confiance dans l'avenir.

* * M. le président Faure vient de décorer une religieuse âgée de quatre-vingts ans.

Voici ce que dit "Chincholle" de cette cérémonie :

M. Faure est très ému à la vue de deux soldats du 50e de ligne récemment revenus d'Afrique où ils faisaient partie, en qualité de volontaires, de l'expédition Monteil. Les fièvres de là-bas les ont complètement épuisés. Il tâche de les consoler en les félicitant de s'être volontairement dévoués pour la France, quand tout à coup il dit :

"Où sont donc les sœurs ?"

Le fait est qu'on ne les voit point. Les braves créatures se dissimulent autant qu'elles le peuvent derrière les membres du cortège. On les amène devant lui.

—Mes chers sœurs, dit-il, je veux vous voir. Prenez la

neine d'approcher et de rester là. Je veux vous voir au premier rang. Vous soignez ici les pauvres et les soldats ; vous avez droit à l'estime et à la reconnaissance du pays tout entier.

Madame la supérieure, c'est un grand honneur pour moi d'avoir à placer sur votre poitrine la croix de la Légion d'honneur.

Et il attache celle-ci à la robe de bure de sœur Joséphine qui n'a pas moins de quatre-vingts ans et qui compte soixante-deux ans de service. Il y a quarante ans qu'elle est supérieure !

—Ma chère sœur, reprend le président, j'ai l'habitude d'embrasser les hommes que je fais chevaliers de la Légion d'honneur, permettez-moi de vous embrasser aussi.

La chose s'est tout de suite répandue dans la foule amoncelée aux abords de l'hôpital. Il serait impossible à créature humaine d'être plus acclamée que ne l'a été alors l'ancien tanneur havrais.

Et l'enthousiasme se prolonge quand on apprend la fin. La sœur Joséphine, toute confuse, a caché la croix sous sa collerette.

—Oh ! non, ma sœur, lui a dit M. Faure, ne faites point cela. Montrez bien votre croix, et je veux que vous la portiez quand vous irez en ville ; il faut qu'on la voie et qu'on sache ainsi que la République sait découvrir le mérite et le récompenser quand elle peut.

On fait bien les choses là-bas.

* * Ici, les deux seuls sujets de conversation sont :

- 1o La chaleur ;
- 2o Le crime de Saint-Henri.

Vous êtes assez renseignés sur les deux.



LA SAINT-JEAN-BAPTISTE A SAINT-HENRI

(Voir gravures)

La fête nationale a été, cette année, célébrée avec un grand éclat dans la paroisse de Saint-Henri de Montréal. La procession a été fort belle. Quatre autres paroisses y avaient pris part : Saint-Charles, Notre-Dame de Grâces, Sainte-Cunégonde et Saint-Henri. La messe a été célébrée par M. l'abbé Plante et le sermon de circonstance prononcé par M. Labelle, curé d'Aylmer.

Les rues étaient décorées avec beaucoup de goût ; on a beaucoup remarqué le char portant le petit Saint-Jean-Baptiste, un ange et un page, figurés par trois charmants petits garçons de la localité. Différents corps de musique accompagnaient la marche de la procession, qui se terminait par une magnifique cavalcade historique : Saint Louis partant pour la croisade. Les costumes des figurants, d'une grande richesse et d'une parfaite exactitude, ont fait l'admiration de la foule.

Le roi était représenté par M. J.-A. Laliberté, marchand, de Saint-Henri, qui a admirablement rempli le rôle délicat qui lui était échu. Il est, sur la gravure, accompagné de son gentil page.

Dans la soirée, tout Saint-Henri s'est rendu au parc où la fête s'est joyeusement terminée au milieu des illuminations, des discours et des feux d'artifices.

Le juge Loranger, président général de la société de la Saint-Jean-Baptiste, le Dr La-chapelle, député d'Hochelaga aux Communes, le Dr Lanctôt et M. Laroche, nouveau recorder de Saint-Henri, ont successivement porté la parole, dans cette belle et patriotique démonstration, et ont recueilli les applaudissements de la foule accourue pour les entendre.

DERNIER AMOUR

J'avais mis mon cœur au cœur d'une rose...
Un charme fatal est dans la beauté !
Je pleure en chantant : l'amour en est cause...
J'avais mis mon cœur au cœur d'une rose :
Vint un ciseau-mouche : il l'a bequeté.

J'avais mis mon cœur dans un bluet pâle...
L'amour est un rude et malin garçon,
Un dur moissonneur bronzé par le hâle...
J'avais mis mon cœur dans un bluet pâle :
Mon cœur fut fauché comme la moisson.

J'avais mis mon cœur dans la fleur des vignes...
L'amour vendangeur, qui chante en dansant,
Le vigneron ivre aux gaités malignes,
(J'avais mis mon cœur dans la fleur des vignes),
A foulé mon cœur, piétiné mon sang !

Je mettrai mon cœur dans ta main si bonne...
Il est blessé, faible, et prompt à souffrir...
Le garderas-tu ? Moi, je te le donne !
Tiens ! j'ai mis mon cœur dans ta main si bonne :
Garde-le, mignonne : il vient y mourir.

JEAN AICARD.

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

La Législature de Terre-Neuve qui vient d'être prorogée avait duré sept mois.

* *

M. Beemer s'est rendu à New-York pour s'y occuper activement des affaires du tramway électrique de Québec.

* *

Un homme du Michigan a été condamné à soixante jours de prison pour s'être permis de voler un baiser à une dame.

* *

Le comité du monument Champlain, à Québec, se propose de recueillir des souscriptions pour un montant de \$30,000.

* *

M. le chanoine Baril a été élu supérieur du séminaire de Trois-Rivières, et M. l'abbé Douville supérieur du séminaire de Nicolet.

* *

Lord Salisbury s'est trouvé déjà trois fois à la tête des affaires politiques de la Grande-Bretagne : le 24 juin 1885, le 1er février 1886 et le 24 juin 1895.

* *

Avant son départ de Québec, le marquis de Lévis a eu une entrevue avec M. Victor Lemieux, qui lui a offert une parcelle du drapeau de Carillon, montée sur papier de luxe, enrichi de superbes dessins.

* *

L'Angleterre intrigue, en Chine, et cherche à faire manquer l'emprunt russe. L'Allemagne appuie l'Angleterre, ce qui a produit un fâcheux effet à Saint-Pétersbourg. Les affaires européennes se compliquent curieusement depuis quelque temps.

* *

Dom Félix Faure, ancien conseiller d'Etat, vient d'être ordonné prêtre à la Chartreuse de Grenoble. Il est âgé de soixante-treize ans. Le nouveau religieux n'est pas parent avec le président de la République, mais, paraît-il, les femmes des deux familles sont très unies.

* *

Toutes les vues photographiques publiées dans ce numéro sont dues au gracieux concours de MM. Laprés et Lavergne, rue Saint-Denis, dont nos lecteurs ont eu tant de fois l'occasion d'apprécier l'habileté et le goût artistique.

Deux vues seulement nous ont été communiquées : l'une par Mlle J.-M. Loupret, et l'autre par M. Brodeur.

* *

Un savant allemand, le Dr Berson, a atteint la plus grande hauteur à laquelle on soit jamais parvenu en ballon : 33,000 pieds ; l'air manquant dans ces régions élevées, le docteur avait emporté avec lui des réservoirs métalliques

remplis d'oxygène et munis d'un tube dont il dut tenir constamment l'embouchure sur sa bouche. L'ascension du ballon a duré deux heures et la descente près de trois.

LE DERNIER SOLEIL

Ce fut une âme simple et grande comme la nature qu'il contemplant avec recueillement.

Il comptait de longs jours ; du moins, ce que la brève, l'éphémère humanité, appelle de longs, dans son cours de torrent.

Sa tête sa courbait, neigeuse, sous le poids mystérieux du temps. Son œil était triste et profond ; car il avait souffert, mais de cette souffrance qui rend meilleures les belles âmes...

Après avoir souri aux joies de l'amour, de la famille, de l'amitié, il avait vu disparaître une à une toutes les chères figures qui l'entouraient, comme autant de visions moqueuses.

Et il était resté seul, seul avec la grande nature qu'il aimait. Était-il vraiment seul ? N'était-ce pas une amie douce et surhumaine que cette nature enchanteresse ? Il sentait un apaisement immense. L'ombre de paix qui tombe du ciel quand la vie s'éteint...

Retiré à la campagne, à ses méditations, ce juste regardait finir son existence d'un œil calme, au milieu de l'incessant renouveau des choses, car elle ne meurt pas l'éternelle, la géante au sourire immuable... Et l'herbe naît, jaune et verte, sur les tombes... et l'aube se lève rosée, jamais lasse...

Le soleil ! Il aimait la lumière, la lumière d'or, qui s'épand, large et sereine, sur les champs blondis. Il l'aimait, naissante et timide. Il l'aimait surtout dans sa gloire pourpre des soirs d'été, quand le ciel se colore d'une tache rouge, grandissante comme le sang d'une blessure mystérieuse, et que l'astre disparaît, semblant saluer le vieux monde d'un adieu.

Il comprenait ces choses, ce vieillard, ces choses qui ne s'expriment pas, que le cœur humain sent, sous lesquelles il palpète et se gonfle, mais qu'il ne saurait dire parce qu'il faudrait pour cela le langage d'un Dieu.

Oh ! l'indicible mélancolie de ce qui finit, de ce que l'on ne reverra peut-être jamais. Le vieillard au front grave, pouvait se dire, à chaque coucher de soleil : " Le reverrai-je ? "

Il vint le soir suprême. Ce fut beau, ce fut poignant. La lueur immense emplît le ciel, qui saigna sa large tache rouge... Elle s'élargissait encore, lumineuse, avec des roseurs d'aurore, loin, tout au loin... tandis que le globe d'or pâle se voilait et glissait lentement dans sa couche voluptueuse.

Non, ce n'était pas lui qui partait, mais la terre, poursuivant son implacable vocation, entraînait le vieillard loin de cet astre béni, de cette lumière que son âme eût voulu boire.

Il sentait, avec un vague terreur, l'inflexible impulsion de cette force terrestre qui l'emportait.

Pourtant, il eût voulu contempler encore le radieux couchant. Car il savait bien que ce serait son *dernier soleil* !

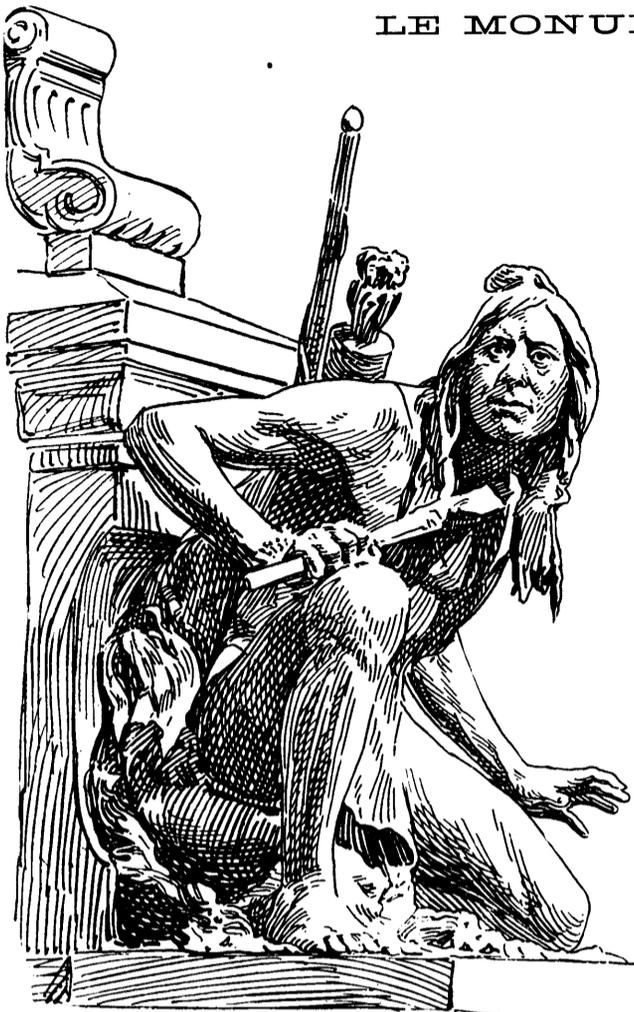
Oui, d'autres encore se lèveraient roses et charmants, d'autres midis étincelleraient orgueilleusement ; d'autres couchants ensanglanteraient la grande voûte pâle, mais lui ne les verrait plus.

Qu'importait que des soleils très nombreux dussent éclairer la terre pendant des siècles puisqu'il mourait. La vie avait fui goutte à goutte... et maintenant c'était fini !... Pour cette existence, qui était tant et si peu dans le grand tout, c'était bien le *dernier soleil*.

Ce fut douloureux comme un dernier baiser quand la lueur s'éteignit, avant que la nuit développât ses brumes, les yeux du vieillard se fermèrent extasiés, sur la vision du dernier soleil.

HENRIETTE BEZANÇON.

LE MONUMENT DE MAISONNEUVE



STATUE DE L'ANGLE NORD-OUEST.—Un chef sauvage à l'affût.



STATUE DE L'ANGLE SUD-EST.—Lambert Closse et la chienne pilote

La statue de Paul de Chomedey Sieur de Maisonneuve, fondateur de la ville de Montréal, a été dévoilée le 1^{er} de ce mois.

Ce monument, dû au sculpteur canadien, M. Philippe Hébert, fait le plus grand honneur à cet artiste distingué, et à la ville de Montréal qui a su prouver ainsi d'une façon magnifique sa reconnaissance pour l'homme illustre qui l'a fondée.

Le piédestal est en granit et s'élève du milieu d'un bassin où quatre mascarons de bronze font jaillir une eau limpide. Il a environ trente pieds de haut ; la statue du héros est en bronze et mesure environ dix pieds. Maisonneuve est reproduit au moment où plantant son étendard sur le sol du Canada, il prend, au nom de la France, possession de ce beau pays.

A la base du piédestal, quatre autres statues, également en bronze. Du côté de Notre-Dame, c'est mademoiselle Mance, la sublime fondatrice de l'Hôtel-Dieu, donnant ses soins à un jeune

sauvage blessé ; à droite, c'est le major Lambert Closse, fidèle compagnon de Maisonneuve, dont il possédait toute la confiance, et qui commandait à Montréal en l'absence de celui-ci. Le pistolet au poing, il est accompagné de la chienne Pilote, qui, plusieurs fois, sauva la ville de Montréal en annonçant, par des aboiements furieux, l'approche des Iroquois.

Du côté de la banque de Montréal, nous trouvons Charles Lemoyne, qui, la faucille à la main, personnifie les premiers colons du pays, tandis qu'à sa gauche, un chef sauvage représente la barbarie qui devait céder devant le courage des hommes énergiques envoyés par la France pour civiliser notre beau pays.

Quatre bas-reliefs, de bronze, sont également placés à la base du monument. Celui qui est placé en face de l'église Notre-Dame représente la fameuse conférence de Meudon où M. Olier, fondateur de l'ordre de Saint-Sulpice, M. de la Dauversière, le baron de Nanty et le chevalier de Faucamp résolurent de fonder une colonie dans l'île de Montréal. Un second tableau retrace la scène de la première messe dite

sur l'île de Montréal, et au cours de laquelle le R. Père Vimont prononça ces paroles prophétiques : " Vous êtes le grain de sénévé qui multipliera."

Le troisième bas-relief représente le combat de la Place-d'Armes, où M. de Maisonneuve, surpris par les Iroquois, protégea la retraite des siens au péril de sa vie. Les sauvages l'ayant reconnu, leur chef s'élança pour le faire prisonnier, mais il fut tué d'un coup de pistolet par M. de Maisonneuve lui-même.

Enfin, le quatrième bas-relief retrace le célèbre fait d'armes de Dollard Désormeaux. Ce brave jeune homme, et quinze de ses amis, se dévouèrent pour tenir tête à eux seuls aux Iroquois.

Ils allèrent, en effet, attendre les sauvages au Long Sault, et là, dans un mauvais fort en bois, ils résistèrent pendant seize jours entiers au milieu des privations les plus atroces à une nuée de sauvages qui les assiégeaient : tous succombèrent dans cette lutte sublime.



STATUE DE L'ANGLE SUD-OUEST.—Mlle Mance pensant un sauvage blessé



STATUE DE L'ANGLE N.-EST.—Le Moyenne, premier colon de Ville-Marie

Le piédestal porte l'inscription suivante ; en face : " Maisonneuve, 1642 " ; à droite, les paroles du R. P. Vimont : " Vous êtes le grain de sénévé qui multipliera " ; à gauche, la fière parole de Maisonneuve à celui qui lui représentait les difficultés de sa mission redoutable : " Il faut que j'accomplisse ma mission, tous les arbres de Montréal deviendront-ils autant d'Iroquois " ; du côté de la rue Saint-Jacques, on lit cette inscription en langue anglaise : " The founder of Montreal, the citizens grateful. "

Les armes de la ville de Montréal s'élèvent, comme un hommage de reconnaissance, aux pieds de Maisonneuve.

Comme on le voit ce monument est admirablement conçu : c'est certainement l'un des plus beaux qui soient sur le continent Américain, et la ville de Montréal doit être fière de le posséder dans ses murs : il est tout à sa gloire comme à celle du héros dont il présentera l'image aux générations futures.

Il n'est que juste, maintenant que cette grande œuvre est accomplie, de noter les noms des citoyens qui se sont dévoués pour son exécution. Le comité du monument comprenait :

M. le juge Pagnuelo, président ; J.-P. Cleghorn, vice-président ; vicomte de la Barthe, secrétaire français ; H.-B. Ames, secrétaire anglais ; H. Montagu Allan, J.-G.-H. Bergeron, M.P., L.-G.-A. Cressé, Jas. Ferrier, J.-Y. Gilmour, J.-L. Leprohon, M.D., J.-X. Perrault, R.



BAS-RELIEF DE LA FACE SUD—Signature de l'Acte de fondation de Ville-Marie

Montréal se souviendra longtemps de cette belle solennité, l'une des plus grandioses et surtout des plus touchantes qui aient été célébrées dans ses murs.

RAPIDITÉ DE LA VIE

La vie humaine est semblable à un chemin dont l'issue est un précipice affreux : on nous en avertit dès le premier pas ; mais la loi est prononcée, il faut avancer toujours. Je voudrais retourner sur mes



BAS-RELIEF DE LA FACE EST—Prise de possession, première messe



BAS-RELIEF DE LA FACE OUEST—Exploit de la Place d'Armes

Préfontaine, M.P., l'hon. J.-E. Robidoux et J.-S. Shearer.

Le monument a été dévoilé aux applaudissements d'une foule immense, par Son Excellence, M. Chapleau, lieutenant-gouverneur de la province de Québec.

Les discours de circonstances furent prononcés par M. le juge Pagnuelo, M. Chapleau, M. le consul général de France, sir W. Hingston, M. l'abbé Collin, supérieur de Saint-Sulpice, et Son Honneur le maire Villeneuve.

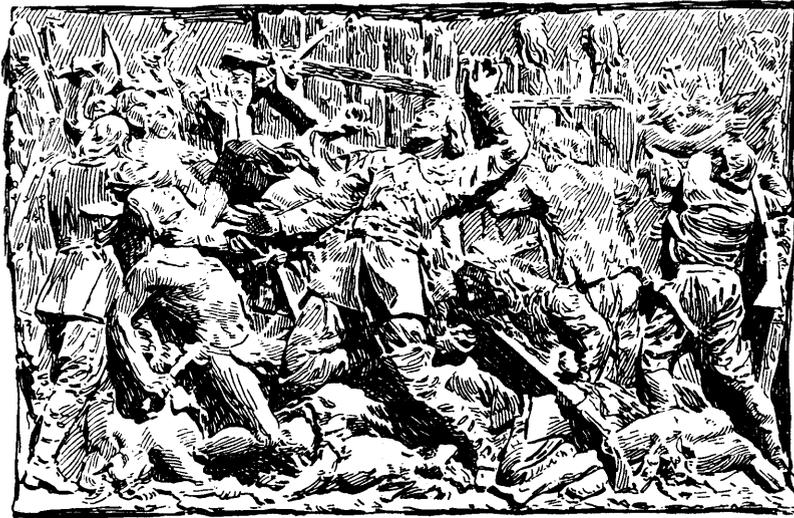
Inutile de dire que ces discours ont causé dans la foule une émotion profonde, manifestée par des applaudissements fréquemment répétés.

La décoration de la Place-d'Armes était absolument historique, c'est-à-dire que tous les écussons et les bannières n'avaient rien de fantaisiste.

Les bannières reproduisant les armoiries des anciennes familles canadiennes ont été mises gracieusement, par le Rév. M. Verreau, à la disposition du comité, et elles ont été placées autour du monument.

Sur l'estrade principale réservée aux orateurs se trouvent les écussons de la ville de Montréal, ceux de la maison de Saint-Sulpice et, dominant le tout, celui de M. de Maisonneuve, d'azur à trois moutons d'argent, posés deux et un.

On remarquait sur l'estrade, aux côtés du lieutenant-gouverneur et



BAS-RELIEF DE LA FACE NORD—Mort héroïque de Dollard au Long Sault

pas : Marche, marche. Un poids invincible, une force irrésistible nous entraîne ; il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille traverses, mille peines nous fatiguent et nous inquiète dans la route. Encore si je pouvais éviter ce précipice affreux ! Non, non, il faut marcher, il faut courir, telle est la rapidité des années. On se console pourtant, parce que de temps en temps on rencontre des objets qui nous divertissent, des fleurs qui passent. On voudrait s'arrêter : Marche, marche. Et cependant, on voit tomber derrière soit tout ce qu'on avait passé : fracas effroyable, inévitable ruine ! Enchantement ! toujours entraîné, tu approches du gouffre affreux. Déjà tout commence à s'effacer ; les jardins moins fleuris, leurs fleurs moins brillantes, les couleurs moins vives, les prairies moins riantes, les eaux moins claires ; tout se ternit, tout s'efface : l'ombre de la mort se présente ; on commence à sentir l'approche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le bord, encore un pas. Déjà l'horreur trouble le sens, la tête tourne, les yeux s'égarant, il faut marcher. On voudrait retourner en arrière ; plus de moyen : tout est tombé, tout est évanoui, tout est échappé.

Je n'ai pas besoin de vous dire que ce chemin, c'est la vie ; que ce gouffre, c'est la mort.—BOSSUET.

L'ostentation de franchise est un poignard caché.

WOLFRED NELSON

Andrew Gilmore, soldat dans un régiment anglais, arrivé à Annapolis, Nouvelle-Ecosse en 1831, se trouve être la dernière sentinelle qui a fait du service au fort de cette localité, célèbre dans l'histoire du pays. Il vient de publier ses souvenirs et je vais en détacher un passage qui se rapporte spécialement au Bas-Canada :

“ Durant la rébellion de 1837-38, je fus blessé dans un combat qui eut lieu à Laprairie, et le docteur Nelson, un rebel fait prisonnier par nos troupes, me soigna avec une telle science que je lui dus la vie. Nous étions deux dans la même situation, un sergent et moi que le docteur Nelson sauva également de la mort. L'homme qui était en arrière de moi fut tué. Les rebels avaient un vieux mortier chargé de morceaux de fer et de fragments de bouteilles dont nous reçûmes la grêle en pleine face. Mes jambes et ma figure étaient terriblement coupées, et mes jambes en ont toujours conservé les cicatrices, à tel point que, ne pouvant plus porter la jupe écossaise, je passai dans un autre régiment lorsque, au bout de neuf mois d'hôpital à l'île Sainte-Hélène, il me fut possible de reprendre le service. Lady Colborne sollicita la grâce du docteur Nelson en raison du dévouement qu'il avait déployé pour guérir nos blessés. Lord Charles Wellesly, fils aîné du duc de Wellington, commandait alors le 15^{me} régiment stationné à l'île Sainte-Hélène.”

Le docteur Wolfred Nelson avait été fait prisonnier le 12 décembre 1837, en essayant de franchir la frontière pour se rendre aux États-Unis. Le 7 juillet 1838, il fut transporté aux Bermudes.

Le combat de Laprairie a dû avoir lieu entre ces deux dates.

Nos écrivains n'ont jamais fait mention de l'épisode ci-dessus. Ils se bornent à dire que le Dr Nelson fut emprisonné, condamné à mort, puis exilé aux Bermudes.

L'intervention de lady Colborne n'était pas connue jusqu'ici.

M. Gilmore demeure à Annapolis. Le portrait que nous donnons de lui est photographié sous l'une des arcades du vieux fort. A distance, dans le fond, est la caserne des officiers. Toutes les constructions d'Annapolis sont en ruine. Les terrains mesurent trente-et-un acres. C'est l'un des plus beaux endroits du Canada. Champlain y fonda, en 1605, le poste de Port-Royal qui fut pris par les Anglais en 1710, et reçut le nom de la reine Anne, alors régnante.

BENJAMIN SULTE.



ANDREW GILMORE

ASSOCIATION ATHLÉTIQUE LE NATIONAL

(Voir gravures)

L'an dernier, au mois de mai, MM. Houle, imprimeur, de Sainte-Cunégonde ; J.-A. Gagné, marchand, de Lachine ; W. Meloche, teneur de livres, de Sainte-Cunégonde, M. Martin, marchand, de Lachine ; Raoul Matte, entrepreneur, de Sainte-Cunégonde ; Alex. Tellier, machiniste, de Sainte-Cunégonde ; aidés de quelques amis, fondaient cette association

Ils ont réussi à former un club de lacrosse, et M. J.-A. Gagné, ayant été délégué à la convention nationale d'amateurs de crosse (La N. A. L. A.) qui se tenait à Cornwall, il a réussi à faire admettre le club dans cette association et, dès le lendemain, il était admis dans la quatrième ligue.

La ligue était formée, et le National avait un club de douze joueurs qui n'avaient pas encore joué contre aucun club.

Ils ont perdu les quatre premières parties qu'ils ont jouées contre les Montreals Juniors et les Shamrocks Juniors.

Mais dès le mois de septembre, à force de travail, ils avaient acquis une telle habileté que leur capitaine les faisait concourir, sur le terrain de l'exposition, contre les White Stars, pour les treize médailles offertes par le comité de l'exposition.

Le capitaine des Stars, qui étaient tous des joueurs de plusieurs années d'expériences, avait cru prudent d'adjoindre à son club, pour pouvoir battre le National, des forts joueurs des Shamrocks et des Montreals.

Malgré cela, les jeunes du National ont gagné la partie par trois contre deux.

Les deux Valois, Martineau, P. Boyer, L. Montpetit, Mallette, se sont distingués dans cette lutte, qui s'est jouée en présence d'une foule de spectateurs au nombre desquels se trouvaient plusieurs citoyens importants de Montréal, qui ont décidé sur le champ, de se mettre à l'œuvre pour fonder une association athlétique nationale.

Les jeunes joueurs, interrogés sur leurs aspirations, ont répondu que si on voulait leur adjoindre quatre ou cinq joueurs d'expérience pour leur donner l'avantage d'apprendre, ils se faisaient forts de lutter contre les clubs de la ligue intermédiaire.

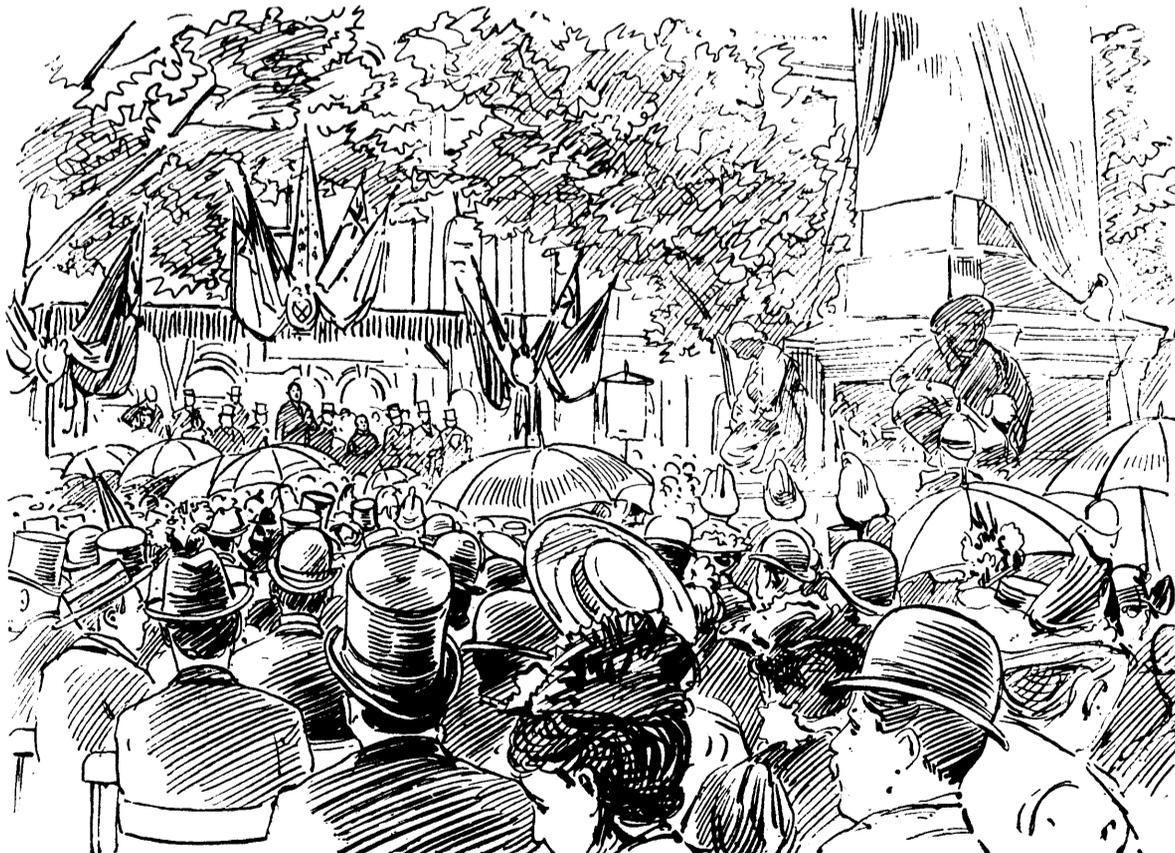
On a aussitôt réussi à faire consentir MM. Foley, Bark, McVey et Abbott à venir jouer avec eux. A peine la neige était-elle disparue qu'ils se mettaient à la pratique.

Après deux ou trois semaines de travail, ils demandaient à l'association d'inviter les Cornwalls à venir jouer une partie d'exhibition avec eux, le 24 de mai.

Cette demande fit sourire les membres du comité, qui voyant leurs instances, se rendirent à leur désir.

A la grande surprise de tout le monde, le National sortait vainqueur de la lutte par six contre trois.

Depuis, ils ont lutté courageusement à Ottawa et à Montréal contre



MONUMENT MAISONNEUVE.—VUE PRISE QUELQUES INSTANTS AVANT LE DÉVOILEMENT

les Shamrocks et l'on peut dire, que les défaites qu'ils ont essuyées sont dues plus à l'intrigue qu'au jeu. Ils viennent de se relever de ces deux dernières défaites par une victoire contre le club Crescent Gabriel, qui avait choisi, pour cette partie, tous ceux que ces deux clubs, maintenant réunis, avaient pu former de bons joueurs, depuis plusieurs années qu'ils existent.

Les citoyens qui ont entrepris de pousser le National, cette année, sont, entre autres : MM. J.-M. Fortier, Dr J.-A. Rodier, M. Aquin, maire de Saint-Henri, M. Itzweire, manufacturier, Theo. Lanctôt, H. Dubois, L.-Z. Mathieu, J.-T. Lanoix, Dr de Cottret, N. Moreau, W. Meloche, J.-A. Gagné, M. Robillard et plusieurs autres dont les noms nous échappent.

Un grand nombre de nos concitoyens ont déjà consenti à devenir membres de l'association et ont payé leur contribution annuelle.

Et tout indique un succès.

Le but principal de l'association est de développer, chez la jeunesse canadienne-française, le goût des jeux athlétiques, et d'attirer sur son terrain tous nos jeunes gens qui, le samedi après-midi et le dimanche, n'ayant aucun amusement, passent leur temps à boire dans les auberges et à dépenser leur argent.

Déjà l'on compte plusieurs centaines de jeunes travailleurs qui suivent assiduellement tous les jeux qui se font sur ce terrain.

D'ici à trois ou quatre ans, si on continue à l'encourager, cette association sera aussi puissante que celles des Montreals et des Shamrocks, qui sont aujourd'hui des institutions importantes.

L'association compte aujourd'hui deux clubs de crosse, deux clubs de base-ball, un club de bicycle, et elle est à former un club de football. Elle compte, avant un an, pouvoir concourir dans tous les jeux athlétiques du pays.

* *

Samedi dernier, le 6 courant, le National a vaincu le club de Brockville par 8 contre 0. Tous ceux qui ont assisté à cette joute s'accordent à dire qu'ils ont été témoins d'une des plus belles parties de crosse qu'ils aient jamais vues. Le club à qui ils ont fait subir une défaite est un des clubs les plus forts de la ligue qui venait de battre les Shamrocks par 6 contre 5.

Le club du National peut maintenant figurer, et avec honneur, contre n'importe quel club du pays.

UN AMATEUR.



ÉGLISE DE SAINT-HENRI DE MONTRÉAL (Photo. Laprés & Lavergne)

PRIMES DU MOIS DE JUIN

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois de JUIN, qui a eu lieu samedi, le 6 juillet, a donné le résultat suivant :

1 ^{ER} PRIX	No	19,160....	\$50.00
2 ^e	No	37 158....	25 00
3 ^e	No	29,419....	15 00
4 ^e	No	8,127....	10 00
5 ^e	No	17 823....	5 00
6 ^e	No	9,672....	4 00
7 ^e	No	18,556....	3 00
8 ^e	No	124....	2 00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

267	8 224	17 837	25 537	34 708	42 624
602	9 315	18 342	26 134	35 120	43 157
831	10 213	19 201	27 253	36 317	43 219
1,137	10 524	20,123	28 147	36 731	43 794
1,650	11 217	20 478	29 363	37,143	43 817
2,091	11,534	20 621	30 211	38,325	44,169
2 457	12 315	21,435	30,524	39,743	44 231
2 574	12 731	21 749	30,745	40,254	45 130
3 139	13 182	22,543	31,237	40 325	46,243
3,366	13 327	22 811	31 345	40 517	47,631
4,310	14,201	23,169	32,282	41,132	48 153
4 576	14,342	23 245	32 734	41 329	48 321
5 270	15 175	23 728	33 172	41 637	48,732
6 721	15 631	24,460	33,524	42,290	49,547
7,239	16,470				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de JUIN, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

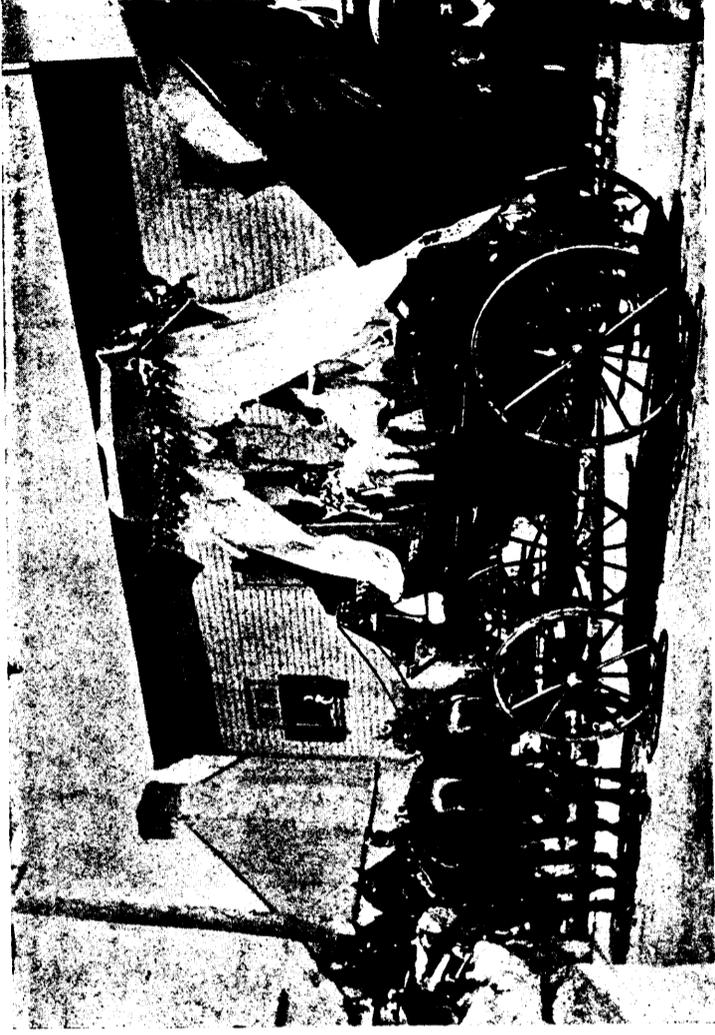
Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béland No 276, rue Saint-Jean, Québec.



CAVALCADE DE SAINT-HENRI : LE ROI ET SON PAGE (Photo. Mlle J. M. Loupret)



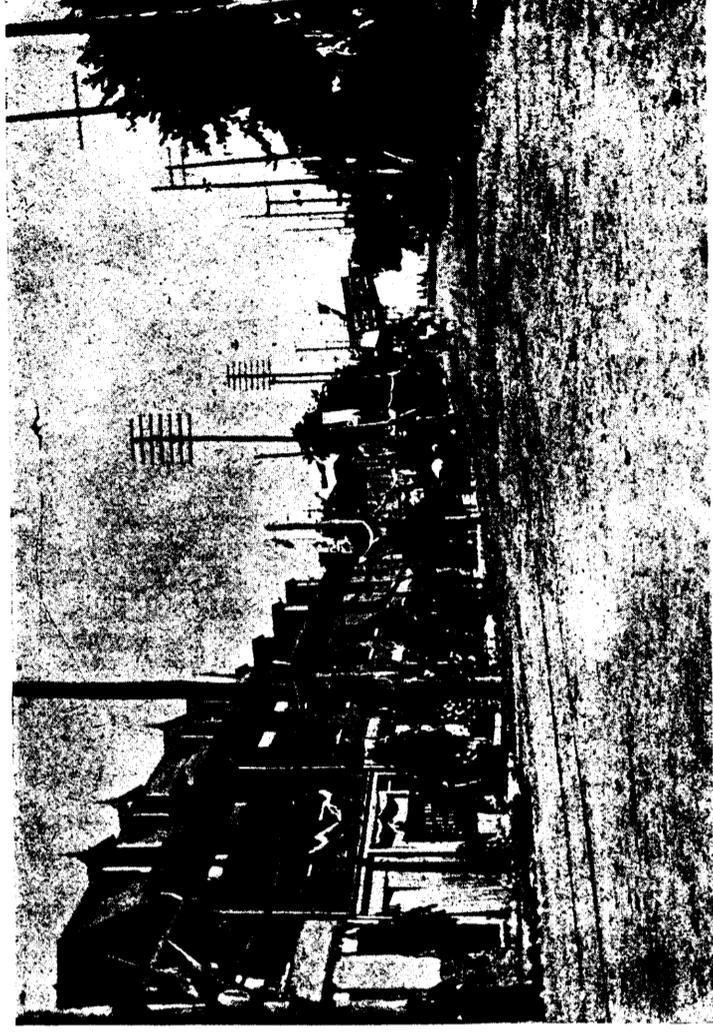
CAVALCADE : LE ROI SAINT LOUIS ET SON ESCORTE



LE CHAR DU PETIT SAINT-JEAN-BAPTISTE



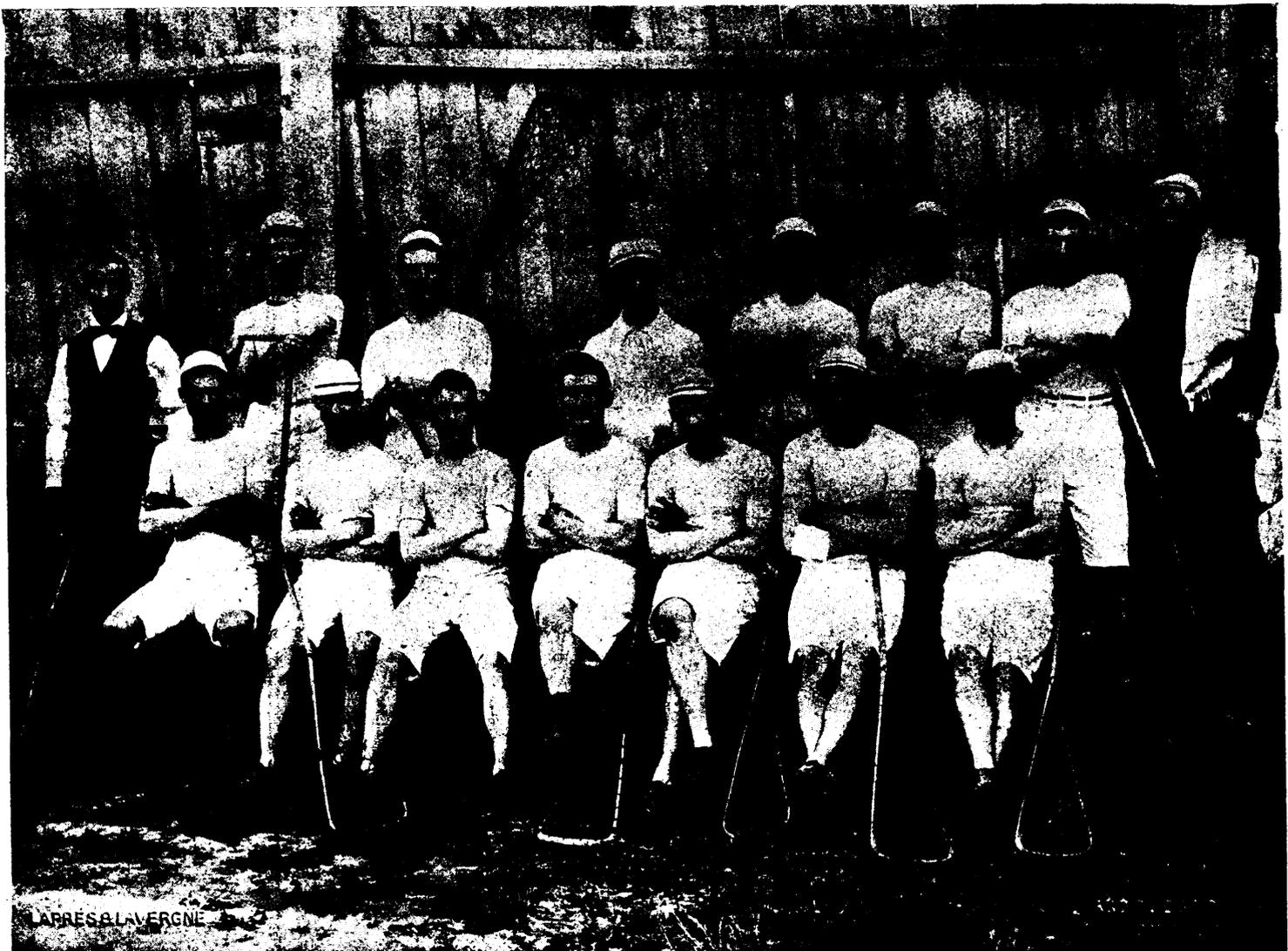
CORPS DE MUSIQUE



VUE DE LA RUE NOTRE-DAME (COTÉ EST)
LA FÊTE DE LA SAINT-JEAN-BAPTISTE A SAINT-HENRI DE MONTRÉAL—Photos. Laprés & Lavergne



CHAMP DE L'ASSOCIATION ATHLÉTIQUE DU NATIONAL (RUE STE-CATHERINE OUEST)



LES JOUEURS DE CROSSE DU CLUB NATIONAL—Photos Laprés & Lavergne

BATAILLE DE LIGNY

Le 16 juin 1815, à la veille de Waterloo, les Français infligèrent aux Prussiens la sanglante défaite de Ligny. A la veille de Kiel, un écrivain militaire de premier ordre en rappelle l'anniversaire dans la *Nouvelle Revue*. De cette magistrale étude nous détachons la belle page suivante, le dénouement.

Nos cavaliers ont sabré les uhlands de Lotum, fusillés par les fantassins de Hulot, et enlevé six pièces lourdes.

Les deux flancs de sa colonne ainsi assurés, Napoléon envoie prévenir partout que la garde va donner et qu'on suive son mouvement.

Il est huit heures. Les tambours battent la charge et les 6000 vétérans s'ébranlent aux cris de : " Vive l'empereur ! Pas de quartier ! " Ils franchissent le lit du ruisseau, rectifient leur alignement et gravissent la pente opposée, l'arme au bras, prenant le moulin de Bussy comme point de direction. Blücher, averti du péril par Gneisenau, accourt de Wagnelée, rassemble au pied du moulin tout ce qu'il peut trouver d'infanterie et d'artillerie, et c'est sous un feu épouvantable que Friant, Morand, Gérard s'avancent impassibles, refoulant tout devant eux. Au milieu du coteau, ils s'arrêtent pourtant. La division de cavalerie de réserve Røder vient se masser au-dessus de leurs têtes et quinze escadrons de uhlands fondent sur le premier bataillon de la colonne. Rapidement formés en carré, nos grenadiers couchent sur le sol le quart des cavaliers prussiens et dispersent les autres. Leur chef, Lützw, le célèbre partisan de 1813, est fait prisonnier. Aux uhlands succèdent les dragons de Treskow, mais sans plus de succès. Aussitôt une charge repoussée, les vétérans reprennent leur marche, aussi calmes, aussi fermes que sur le champ de manœuvres. Ils touchent enfin le bord du plateau, lorsque l'infatigable feld-maréchal tente lui-même un effort suprême, désespéré, en ralliant tous ses cavaliers. C'est en vain ! A la suite de l'infanterie de la garde, les cuirassiers de Milhaud ont franchi le ruisseau de Ligny. Ils s'élèvent au galop sur le flanc de la colonne, balaient devant eux uhlands et dragons, sabrent et foulent aux pieds tous les groupes d'infanterie qui essaient de se reformer, et prennent pied sur le plateau. Dans cette charge mémorable, le cheval de Blücher est tué et se renverse sur son cavalier. Le feld-maréchal, étourdi de sa chute, impuissant à se relever, reste là quelques instants, gardé par son aide-de-camp Nostitz, tandis que les cuirassiers français passent et repassent, dédaigneux de frapper ces deux hommes à terre, dont un uniforme sobre et foncé ne révèle pas le grade. Enfin, dans cette mêlée confuse et déjà en pleine nuit, quelques uhlands s'approchent ; Nostitz fait dégager Blücher, le remet en selle sur un cheval de sous-officier et l'entraîne loin du champ de bataille, dans le flot des fuyards.

Ligny, c'est la victoire du soldat, puisque les calculs du général furent déjoués par la fortune ; victoire remportée par 67,000 hommes—Lobeau n'ayant pas tiré un coup de fusil—contre 85,000, qui furent engagés jusqu'au dernier. Sur ces 85,000 combattants, les Prussiens en perdirent 25,000 environ, 16,000 sur le champ de bataille et 9,000 débandés. Quelques-uns de ceux-ci coururent jusqu'à Aix-la-Chapelle !... La perte de nos nôtres fut de 11,000 hommes seulement ; perte cruelle, toutefois, si l'on songe que, dès le début des opérations, nous étions un contre deux.

Le corps le plus éprouvé fut la division du vaillant et malheureux Girard. Sur 4,000 hommes, elle eut 1,700 tués ou blessés !... Et

les braves qui restaient étaient tellement exaspérés par la lutte qu'à neuf heures du soir, étonnés de n'avoir plus d'ennemis à combattre ils se pressaient autour du colonel Tiburce Sébastiani, devenu leur chef, en lui criant : " Des cartouches et des Prussiens ! "

Des cartouches et des Prussiens !... Héros admirables !... Quoi qu'on fasse, vos petit-fils, les vaincus, les mutilés de 1870, n'oublieront pas ce cri de vengeance, de haine et de passion patriotique !

Le pire ennemi de la France, le plus énergique adversaire de Napoléon est sauvé.

" Qu'on se figure l'héroïque Blücher prisonnier de Napoléon, dit un historien allemand, quelle impression cet événement n'eût-il pas produite sur les deux armées et sur l'esprit des nations alliées ! "

CURIOSITÉS HISTORIQUES

LES OUTILS DE LA TABLE



A *Revue de Famille* a publié récemment un curieux et amusant résumé de l'histoire des auxiliaires de notre nutrition, depuis la fourchette du père Adam jusqu'à nos jours.

Il faut croire qu'il est beaucoup plus naturel de manger avec ses doigts qu'avec un petit ustensile en forme de fourche, car ce n'est que très tard relativement que l'idée en vint à nos pères. Les héros d'Homère arrachaient les morceaux et les déchiquetaient avec leurs mains comme de vulgaires Caraïbes, et il n'y a aucune différence sous ce rapport entre les illustres personnages qui s'appelèrent Achille, Ulysse ou Agamemnon, et le premier Dahoméen venu.

Au seizième siècle même, où bien des raffinements étaient déjà admis dans la vie, il était considéré comme tout à fait scandaleux de se servir de fourchette autrement que pour manger des fruits. Pourquoi ? on se le demande. Toujours est-il que dans la *Satyre Ménippée* se lit ce curieux passage où, entre autres crimes reprochés aux princes de la maison de Valois, on remarque celui-ci : " Ils ne touchent jamais la viande avec les mains, mais avec des fourchettes. Ils la portent jusque dans leur bouche en allongeant le col et le corps sur leur assiette. Ils prennent la salade avec des fourchettes, car il est défendu dans ce pays-là de toucher la viande avec les mains, quelque difficile à prendre qu'elle soit, et aiment mieux que ce petit instrument fourchu touche à leur bouche que leurs doigts. "

On risquait d'être désigné, par les prédicateurs, au courroux céleste quand on avait un faible pour cette coquetterie. Témoin la femme d'un doge, signalée pour cette tendance à la corruption, et à la propreté. Trois siècles plus tard, on fulmine encore contre l'infortunée. La mignonne dogaresse avait le culte de sa personne : elle prenait des bains de rosée, vivait dans les parfums, et " quand elle mangeait, elle répugnait à toucher les mets avec les doigts. " Aussi, s'écrie un prédicateur, elle a été punie !

Le couteau lui-même était un objet de rareté, et dans certains pays on pouvait voyager pendant des journées entières sans trouver dans les auberges cet outil pourtant indispensable.

La Flandre notamment était connue pour cette absence d'instruments tranchants comme l'indique le vieux dicton significatif :

Qui va en Flandre sans couteau,
Il perd, de beurre, maint morceau,

ou bien encore cette réflexion d'Henri Estienne en ses dialogues : " Il vaudrait mieux aller en Flandre sans couteau que de se présenter à la cour sans être garni d'impudence. "

Les variations du couteau sont nombreuses, depuis les énormes *tranchoirs* sur lesquels l'é-cuyer tranchant présentait la viande aux convives, jusqu'aux canifs, Ce n'est guère qu'au quatorzième siècle que les bouts des couteaux s'arrondissent.

La cuiller a aussi une histoire mouvementée. Seulement elle est de date beaucoup plus reculée. C'est tout simplement, à l'origine, la coupe pourvue d'un manche. Mais il fallut plusieurs siècles pour que ce manche prit définitivement la forme spatulée à laquelle nous sommes si fort habitués que le moindre changement nous paraîtrait des plus mal commodes.

Nous passons sur la salière, qui a affecté tantôt la forme pompeuse d'un monument architectural (Cellini en fit une merveilleuse), tantôt l'apparence beaucoup plus humble d'un simple morceau de mie de pain pétri avec les quatre doigts et creusé avec le pouce.

Et nous finissons par l'assiette. Le trait peut-être le plus curieux de cette fille de la primitive écuelle est la vertu qu'on attribuait aux assiettes de porcelaine. La porcelaine passait pour se ternir par le contact des poisons. C'est que chez nos pères on s'empoisonnait mutuellement avec la plus grande désinvolture. De là ces verres immenses, ces gobelets, ces hampes de dimensions qui vous paraissent effrayantes et qui prouvent non pas qu'on buvait dix fois plus alors, mais que le même récipient servait simultanément à plusieurs personnes. On ne prend jamais trop de précautions.

La preuve, d'ailleurs, c'est le luxe de fétiches, d'antidotes ou soi-disant tels dont s'entourait nos pères : tels que dents de serpents, cornes de licornes ou pierres *crapaudines* (qu'on trouvait dans la tête des crapauds). Le malheur pour ces talismans, c'est que la dent de serpent eût été plutôt vénéneuse, que les licornes n'ont jamais existé et que les crapauds n'ont pas de pierres dans la tête.

Enfin, ne rions pas trop de tout cela. Peut-être avons-nous des manies aussi innocentes, dont nous ne nous doutons pas et qui feront beaucoup rire de nous dans quelques centaines d'années.

NOUVELLES A LA MAIN

—Quelle différence il y a-t-il entre un général et un moulin ?

— ???

—Le général a sa TACTIQUE tandis que le moulin à son TIC-TAC.

* * *

Dans une soirée.

Une jeune femme a chanté une romance d'une façon délicieuse.

—Elle a un joli timbre de voix, dit un des assistants à l'oreille de Boireau.

Celui-ci fait un signe d'assentiment et s'avance vers la chanteuse.

—Madame, lui dit-il, mes compliments bien sincères... Vous êtes joliment timbré !

Qu'on s'empresse d'acheter les ouvrages suivants : les *Farces de Piron* (10c), l'*Ami des salons* (10c), les *Lettres d'un étudiant* (10c), *Un Disparu* (10c), le *Pater* (10c), la *Petite* (5c), le *Grand horoscope des dames* (10c) la *Clé des voyages* (5c). G.-A. et W. Dumont libraires, 1826, rue Sainte-Catherine.

LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE

PREMIÈRE PARTIE

LE TESTAMENT DU COMTE D'AREYNES

Depuis deux jours l'excellente femme n'avait pas quitté Jeanne d'un instant, songeant à tout, pourvoyant à tout.

On avait préparé une layette et un berceau.

Dans ce berceau devait reposer le nouveau-né.

Au lieu d'un, il en vint deux !

La pauvre Jeanne déjà si faible, fut brisée, anéantie, par cette double maternité.

Une fièvre violente se déclara et, comme après la bataille de Montretout, la mit aux portes du tombeau.

Et pas une sage-femme, pas un médecin pour l'assister en ce moment si critique !

La vaillante maman Véronique se multiplia, fit des prodiges !

—Bah ! disait-elle avec la consolante philosophie des ouvriers honnêtes, nous en sortirons !... On en sort toujours ! le bon Dieu est bon...

Toutes ses pauvres économies disparaissaient sous elle.

Elle passait ses nuits au chevet de Jeanne délirante, tout en soignant les deux jumelles dont les lèvres roses, à peine entr'ouvertes, semblaient lui sourire déjà, comme pour la remercier de son dévouement pour elles et pour leur mère.

Au moment où Servais Duplat rentrait chez lui après avoir enterré son argent, Véronique descendait l'escalier afin d'aller chercher de l'eau.

Elle tenait une chandelle pour s'éclairer, car depuis longtemps déjà le gaz n'arrivait plus dans les maisons et la concierge, docile aux ordres du propriétaire, ne le remplaçait point par des lanternes à l'huile ou à l'essence minérale.

—Eh bien ! la mère, lui dit le capitaine de fédérés en passant à côté d'elle et en voyant la cruche de grès qu'elle avait à la main, est-ce que vous portez du pétrole aux frères et amis pour griller le quartier ?...

—Taisez-vous, sacrifiant !... Taisez-vous, incendiaire ! répliqua violemment la vieille femme. C'est bon pour vous, le pétrole !... Allez donc vous coucher tranquillement !... Ça vaudra mieux que de commettre un tas de gredineries !... et surtout ne faites pas de bruit en passant devant la porte de Mme Rivat !...

—Ah ! ah !... la citoyenne Rivat !... Est-ce qu'elle est encore malade, cette mijaurée-là ?...

—Elle est malade, cette *mijaurée* qui a eu dix fois plus de courage dans son petit doigt que vous n'en avez dans toute votre personne !... Présentement la pauvre femme a une grosse fièvre.

—La fièvre ? C'est rien du tout... Ça passera...

Et Servais Duplat, coupant court à l'entretien, continua son ascension et rentra chez lui.

Avant de se mettre au lit il inspecta sa maigre garde-robe dans laquelle il choisit un pantalon, un gilet, un veston et un chapeau de feutre mou, le tout de couleur sombre et en assez bon état.

—Voici mon affaire... se dit-il. Aussitôt la porte des Prés-Saint-Gervais livrée aux Versaillais, je rappique ici en deux temps et trois mouvements, je change de pelure, et ni vu ni connu, je t'embrouille !!

Il se coucha ensuite et s'endormit d'un lourd sommeil, sans même songer un seul instant au dernier et abominable crime dont il avait été complice, l'assassinat des otages !!

Dès le point du jour il se leva et se rendit à la mairie du onzième arrondissement où il devait prendre le commandement de vingt hommes qui constitueraient avec lui le poste de la porte Saint-Gervais.

Pendant la nuit les troupes de Versailles avaient gagné du terrain.

Elles occupaient la place de la Trinité, la rue Saint-Lazarre, la rue des Martyrs.

De la porte Orsano les lignards avaient envahi Montmartre et la chaussée Clignancourt.

Depuis les buttes une artillerie formidable envoyait ses obus sur le Père-Lachaise, d'où les batteries fédérées leur répondaient, inondant aussi de boulets les quais et la rue de Rivoli où les troupes régulières s'étaient développées, après avoir enlevé, sans peine, les barricades de la rive gauche.

Mais l'incendie les arrêtait ; une ligne de flammes entravait leur marche.

Les communards essayaient de brûler Paris.

Ils avaient allumé l'incendie rue du Bac, rue de Rivoli.

Le Conseil d'Etat, la Cour des Comptes, le Palais de la Légion d'honneur, le ministère des finances, les Tuileries, l'Hôtel de Ville, le grenier d'abondance, le théâtre de la Porte-Saint-Martin, tout flam-bait, tout craquait, tout s'effondrait.

Un épais nuage de fumée noire planait sur la grande ville.

A chaque instant de nouveaux brasiers surgissaient, rouges et crépitants.

Les toitures s'écroulaient avec un fracas sinistre, et les canons hurlaient toujours, et toujours les obus décrivait en sifflant leur parabole dans le ciel écarlate.

La Commune râlant, pareille au chien enragé qui se débat et veut mordre encore avant de mourir, promenait dans Paris le massacre et la dévastation.

Et les Prussiens, du haut de nos forts qu'ils occupaient, riaient en voyant des Français brûler Paris, comme eux avaient brûlé Bazeilles, comme ils avaient brûlé Saint-Cloud.

C'est dans le onzième arrondissement que s'étaient réfugiés les débris du monstrueux gouvernement de boue et de sang.

Le Comité de Salut public avait installé à la mairie le centre d'une résistance farouche et folle, la résistance de gens qui, se sachant perdus, sentent qu'on ne leur fera pas grâce.

L'armée régulière devait encore entasser cadavres sur cadavres pour refouler les derniers combattants jusqu'au mur d'enceinte, où ils allaient être définitivement écrasés.

Les obus tombaient comme une grêle de feu sur le quartier et crevaient les toits des maisons qu'ils éventraient en éclatant.

Les habitants épouvantés, ne pouvant se terrer comme des lapins, demandaient un asile aux caves.

Dans celles de la maison habitée par Gilbert Rollin rue Servan, l'existence devenait affreuse au milieu des tas de bois et de charbon, des vieilles barricades, des amoncellements de bouteilles vides, sous les lueurs indécises des chandelles ou des petites lampes à pétrole.

Cette maison, comme beaucoup d'autres immeubles du quartier, possédait deux étages de caves.

Toutes n'étaient pas occupées.

Un grand nombre de locataires, bourgeois ou employés, avaient trouvé moyen de quitter Paris où ils ne rentreraient que lorsque le monstre serait muselé ou mort.

Gilbert, affolé par la position de sa femme, s'était réfugié dans le deuxième dessous des caves.

Là, il se trouvait seul avec Henriette.

Cinq ménages avaient préféré rester au sous-sol, pensant que de là il leur serait plus facile de fuir si l'incendie menaçait d'envahir le quartier.

Dans sa cave Gilbert avait descendu des matelas, des couvertures, des provisions de bouche, et là, sous la lueur jaunâtre d'une lampe à essence minérale, il avait attendu la délivrance d'Henriette, se préoccupant et s'inquiétant beaucoup des soins qu'il serait obligé de donner lui-même à la mère et à l'enfant.

Enfin, Henriette mit au monde une fille.

Cette fille ne vécut que quelques minutes.

Gilbert se trouvait seul auprès de la couche improvisée sur laquelle reposait, sans connaissance, la nièce du comte d'Areynes ; seul en face d'un enfant mort.

Il prit dans ses mains le petit cadavre, il appuya son oreille contre la poitrine à l'endroit du cœur qui ne battait plus, il poussa un cri de rage, un cri semblable au rugissement d'une bête fauve, puis, laissant retomber le corps qui se refroidissait rapidement, il jeta sur lui une couverture.

Henriette sortait de son évanouissement, mais pour entrer dans le délire causé par une fièvre ardente. Elle n'avait conscience de rien et ne reconnaissait pas son mari.

Gilbert livide, les yeux fixes, les lèvres agitées d'un tremblement nerveux, se demandait avec épouvante si tout n'était pas fini pour lui dans la vie.

La fatalité s'acharnait donc après lui !

A coup sûr Raoul d'Areynes, le vicaire de Saint-Ambroise, quand il connaîtrait cette mort, croirait de son devoir d'en instruire immédiatement l'oncle d'Henriette.

Alors, et à coup sûr également, le comte Emmanuel, implacable en ses rancunes, déchirerait le testament fait tout en faveur de l'enfant à naître, et qui venait de mourir en naissant !

En ce moment, le jeune prêtre était à Versailles, mais une fois l'insurrection vaincue, il rentrerait à Paris et il serait impossible de lui cacher la vérité.

C'était l'effondrement absolu de tous les rêves faits par Gilbert depuis qu'il connaissait par Raoul la teneur du testament du vieux gentilhomme !

C'était la ruine de ses beaux rêves !... C'était la prolongation indéfinie d'une misère noire que les événements allaient sans doute rendre plus terrible encore !

Il eut un moment de désespoir.

Il se demanda s'il ne serait pas heureux pour lui que les obus crevant les maisons du quartier anéantissent aussi celle où il se trouvait, en l'ensevelissant avec Henriette sous les décombres.

Cela ne vaudrait-il pas mieux que de traîner une existence misérable où pas une lueur d'espérance ne brillerait ?...

—Ah ! si l'enfant vivait ! s'écria-t-il d'une voix qui passait, sifflante, entre ses dents serrées, si l'enfant vivait !

Soudain sa crise de désespoir, une de ces crises qui poussent l'homme au suicide ou au crime, se calma comme par enchantement.

Il releva la tête.

Comme un éclair dans la nuit sombre, une pensée étrange traversait son cerveau...

XXXIV

Gilbert venait de se souvenir tout à coup de Véronique, de cette vieille femme qui était venue le trouver afin de lui demander sa protection pour la veuve de Paul Rivat.

Il se souvenait des paroles prononcées par Henriette et par Véronique au sujet de cette femme.

Si l'enfant de Jeanne vivait, fille ou garçon, qu'importe ?

S'il pouvait le lui prendre, cet enfant, le lui acheter, le lui voler ?

Il avait besoin d'un enfant vivant pour remplacer l'enfant mort, afin que le comte Emmanuel ne songeât point à anéantir ses dispositions testamentaires, afin que lui, Gilbert, pût jouir de l'usufruit des quatre millions cinq cent mille francs légués à l'enfant d'Henriette !

Cent soixante-dix mille livres de rentes !

Et cela lui échapperait !

Non ! non ! cent fois non !...

—Si Servais Duplat était là ! murmura Gilbert. Servais Duplat est un gremlin prêt à tout ! Voilà l'homme qu'il me faudrait, et ce serait facile de m'entendre avec lui !...

Gilbert se mit à réfléchir, et le résultat de ses réflexions fut de le décider à voir le capitaine de fédérés le plus tôt possible !...

De ce qui s'était passé entre eux au sujet de son embauchage dans les officiers de la commune, de son refus, de la présence chez lui du vicaire de Saint-Ambroise, Gilbert ne se préoccupait aucunement.

Pour de l'argent, l'ex-fourrier oublierait tout, de même qu'il serait prêt à tout faire.

Mais où le trouver ?

Gilbert connaissait bien l'homme, il le savait aussi lâche que fanfaron, et se demandait s'il n'avait pas pris la fuite au moment de l'entrée des Versaillais dans Paris.

Quant à la pensée qu'il aurait pu se faire tuer sur une barricade, elle ne lui venait même point, et, si elle lui était venue, il aurait haussé les épaules.

Une seule chose pouvait être à craindre, c'est que, tombé dans une embuscade de lignards, il eût été fusillé séance tenante... Cette supposition d'ailleurs paraissait peu vraisemblable.

Non, non, il devait être vivant, bien vivant, mais, encore une fois, où le chercher ?

Chez lui, peut-être, caché au plus profond d'une cave...

A la lueur de la petite lampe qui éclairait son refuge, Gilbert regarda le cadran de sa montre.

Les aiguilles indiquaient huit heures moins dix.

Le mari d'Henriette prit une décision immédiate. J'irai ! fit-il ! Je vais y aller !...

Il se pencha vers sa femme.

La fièvre devenait de plus en plus intense et le délire augmentait.

Gilbert s'approcha d'une veilleuse placée sur le sol même de la cave, et sur laquelle tiédissait une théière pleine de tisane.

Il versa dans un verre la valeur d'une demi-tasse de son contenu et, passant son bras autour des épaules de la jeune malade pour la soulever, il approcha le verre de ses lèvres.

Henriette but à longs traits, épuisant le liquide jusqu'à la dernière goutte, puis elle retomba brisée sur les matelas qui lui servaient de lit.

—Allons ! murmura l'ex-capitaine de la garde nationale en se re-

levant, je vais jouer le tout pour le tout !... il faut réussir coûte que coûte !...

Il prit dans une boîte un tronçon de bougie, l'alluma à la flamme de la veilleuse et, la tenant à la main, il sortit.

Une fois hors de la cave qui lui servait de terrier, il referma à clef derrière lui, mit la clef dans sa poche, gravit l'escalier des deux étages souterrains, et pénétra dans le vestibule de la maison, dont la porte était ouverte au grand large.

Un corps inanimé et sanglant gisait dans le couloir, barrant cette porte.

Gilbert se pencha sur le cadavre.

Il reconnut le concierge de l'immeuble.

Le malheureux avait payé de sa vie la curiosité qui le poussait à regarder au dehors.

Un éclat d'obus lui avait broyé la poitrine.

Le mari d'Henriette éteignit sa bougie, la déposa dans un coin du vestibule, enjamba le cadavre et se trouva dans la rue.

Quoiqu'il fût nuit, le canon ne cessait de tonner.

On entendait au loin crépiter la fusillade qui déjà se rapprochait du quartier.

La rue Servan était sombre, déserte et dévastée.

Gilbert tira légèrement derrière lui la porte de sa maison, de manière qu'elle restât entre-bâillée, et se dirigea rapidement vers la rue du Chemin Vert.

Au coin de cette rue il rencontra une bande de fédérés en armes, escortant des brancards sur lesquels étaient étendus des blessés dont les cris sourds et les plaintes lamentables jetaient une note sinistre dans les ténèbres de cette nuit lugubre.

Parmi les fédérés qui venaient de faire halte pour reprendre haleine Gilbert distingua un garde national qui faisait partie de sa compagnie pendant la guerre.

Il l'appela.

—Firmin, qu'y a-t-il donc ? lui demanda-t-il.

—Tiens, c'est vous, citoyen Rollin ! fit le fédéré en s'approchant de celui qui l'interpellait. Par quel hasard vous trouvez-vous par ici en bourgeois ? Est-ce que vous ne combattez pas avec les frères ?

L'ex-capitaine ne se laissa point démonter par cette question.

—Ma femme est à toute extrémité, répliqua-t-il, et je vais à l'aventure chercher un médecin.

—Ah ! bigre !... Vous aurez de la peine à en trouver un !... Ces *fuignants*-là, pris par la peur, se sont tous *cavalés*. A l'ambulance de la rue Servan, où nous conduisons nos camarades, il n'y en a plus un seul... C'est le directeur, un gaillard très intelligent et qui a fait un peu de médecine comme apprenti pharmacien, qui les soigne. Je ne vous dirai pas d'aller là... Il a trop à faire en ce moment pour qu'il puisse se déranger, et il n'en sait peut-être pas assez pour le cas de la citoyenne Rollin... Quant à ces crétins, ajouta-t-il en désignant les blessés qui geignaient sur les brancards, leur compte est fait. Il ne leur faut que de la tisane jusqu'à ce qu'ils tournent de l'œil, ce qui ne tardera guère...

—Combien de blessés ?

—Sept d'un coup. Une assez jolie fournée, comme vous voyez...

—Les Versaillais se sont-ils donc emparés du quartier ?

—Fichtre !... ça ne serait pas à faire ! Oh ! que non, qu'ils n'y mettront pas les pieds, les gredins de lignards ! Bien gardé, le quartier, et si jamais, par un coup de malheur, ils y fichaient les pattes, on a tout préparé pour les faire sauter !...

Gilbert frissonna.

Le fédéré poursuivit :

—Ceux que nous emportons là ont été démolis par leur propre faute... Ils faisaient partie de la batterie établie au Père-Lachaise. Saouls comme des grives, ils ont mis le feu à une pièce dont ils avaient oublié de refermer solidement la culasse et l'obus, au lieu d'aller en avant érabouiller les pantalons rouges, est parti par derrière et a éventré les servants...

—Les malheureux ! pensa devoir s'écrier Gilbert, quoiqu'il ne fût pas le moins du monde ému de l'aventure.

—Dites les pochards ! répliqua le fédéré. S'ils n'avaient pas bu du tord-boyaux jusqu'à plus soif, ils ne nous donneraient pas la corvée de les escorter à l'ambulance !

L'idée vint subitement à Gilbert de profiter de cette rencontre pour se renseigner.

—Servais Duplat est-il au Père-Lachaise, demanda-t-il.

—Non.

—Vous en êtes certain ?

—Oh ! tout à fait certain... Il est de garde à la porte des Prés-Saint-Gervais. Je l'ai vu ce matin se défilier avec ses hommes...

Le sergent de fédérés qui commandait l'escorte venait de donner l'ordre de se remettre en marche.

Les brancardiers reprirent leurs fardeaux et se dirigèrent vers l'ambulance principale du onzième arrondissement, installée depuis le commencement du siège dans les bâtiments des frères de la Doctrine chrétienne de la rue Servan.

Firmin serra la main de son ancien capitaine et suivit ses camarades.

Gilbert s'élança dans la rue du Chemin-Vert, en remontant vers le Père-Lachaise.

Il se rendait à la porte des Prés-Saint-Gervais dans l'espoir d'y trouver Servais Duplat.

En allant prendre possession du poste pour lequel nous savons qu'il n'avait pas été désigné, mais qu'il s'était fait céder par son lieutenant, l'ex-fourrier avait établi les grandes lignes du plan, grâce auquel il parviendrait à livrer sans encombre, aux troupes de Versailles, l'entrée de Paris du côté de l'Est.

Ayant encore neuf mille francs à toucher pour prix de sa trahison, il tenait essentiellement à les toucher.

Mais avant de passer à la caisse, il fallait accomplir l'engagement pris.

Ce plan, il l'avait bien étudié, bien mûri, et après avoir pesé toutes les chances de succès et d'insuccès, il s'était démontré à lui-même que l'exécution était facile et la réussite assurée, étant donnée la nature toute spéciale des hommes qu'il commandait.

Le capitaine de fédérés semblait de la plus joyeuse humeur.

Il affectait de rire très haut et racontait une foule de gaudrioles à ses subordonnés, tout en se dirigeant avec eux vers la porte des Prés-Saint-Gervais.

—Le capitaine est à la *coule* ce matin, se disaient entre eux les lascars qui connaissaient sa brutalité habituelle. Pour sûr, il nous payera quelque chose.

—Oui, pour sûr ! se répondaient-ils.

Les étranges soldats ne songeaient qu'à boire tandis que les batteries versaillaises, établies au sommet des buttes Montmartre, éparpillaient leur mitraille sur le Père-Lachaise, Belleville et Ménilmontant.

Les fédérés marchaient en rasant les maisons dont ils se faisaient une sorte de chemin couvert, précédés de Servais Duplat qui prouvait la grandeur de son patriotisme en hurlant à tue-tête :

—Oui, gueulez, canons !... sifflez obus !... La Commune se fiche de vous !... Venez donc un peu par ici !... Les bons bougres sauront vous museler et vous ne cracherez plus, vermines que vous êtes !...

Et les fédérés glapissaient en chœur :

—Nous y crèverons peut-être, mais on vous crèvera !... Vive la Commune !...

L'itinéraire à suivre pour arriver à la porte des Prés-Saint-Gervais présentait un angle obtus dont la chaussée Ménilmontant et la rue des Amandiers formaient les côtés.

Au bout de la rue de la Roquette, Servais obliqua à droite sur le boulevard de Ménilmontant et alla gagner la rue des Amandiers.

Là il fallut franchir quelques barricades solidement édifiées.

Ces obstacles dépassés, la troupe déboucha sur la chaussée Ménilmontant qu'elle devait remonter pour suivre plus loin la rue Saint-Fargeau jusqu'à la rue Haxo qui la coupait en deux.

La rue Haxo conduisait directement au poste que devait occuper le capitaine Duplat et ses vingt lascars.

A l'angle de la chaussée Ménilmontant et de la rue des Amandiers, Servais fut obligé de faire ralentir la marche de ses hommes.

Une foule houleuse farouche, hurlante, précédait une bande de fédérés venant du centre de Paris.

Au milieu de ces gredins marchaient, la tête haute, calmes, ne témoignant aucune frayeur, une centaine de prisonniers parmi lesquels se trouvaient d'anciens sergents de ville, d'anciens gardes municipaux lâchement dénoncés, et de prêtres arrêtés comme coupables du crime impardonnable d'être d'honnêtes gens.

Derrière ce troupeau d'innocents voués à la mort et qu'on allait mettre au mur, une autre foule, grouillante, braillarde, vomissant des blasphèmes, des ordures et des insultes, fermait la marche en criant :

—Au mur, les *roussins* déguisés ! Au mur les *vaches* ! au mur les *flics* et les *ratichons* ! au mur et du plomb !... Vive la Commune !

On crachait sur les prisonniers, on leur lançait des pierres !

D'immondes femmes et d'obscènes voyous ramassaient des poignées de boue dans les ruisseaux et les leur jetaient à la face.

Un cri, répété par mille voix, dominait tous les autres :

—Rue Haxo !... rue Haxo !...

—Nous y allons ! répondaient les fédérés formant la haie de chaque côté de leurs victimes qui marchaient bravement au supplice.

Servais Duplat fit défiler lentement ses hommes derrière ce sinistre convoi de braves gens condamnés par les égorgeurs de la Commune.

Il fut obligé de commander halte rue Haxo, pendant qu'au fond d'un terrain vague on poussait pêle-mêle vers un mur ceux qui, quelques instants plus tard, allaient tomber sous une triple décharge.

Et l'on vit, après la mort de ces martyrs, des infâmes s'approcher des corps tout palpitants, leur écraser la tête avec des pavés, les fouler aux pieds et faire jaillir le sang sous leurs chaussures éculées !

Servais passa.

Il n'avait rien perdu de la gaité communicative dont il faisait preuve depuis son départ de la mairie du onzième arrondissement, mais dans son for intérieur il se disait :

—Tout de même, ils vont un peu trop loin, les bons bougres ! Gare aux repréailles !... Elles seront terribles !... Décidément, il faut à tout prix éviter les éclaboussures et se mettre du côté du manche !...

La petite troupe arriva à l'octroi de la porte des Prés-Saint-Gervais qui servait de poste aux fédérés, ainsi que nous l'avons signalé déjà au moment de la sortie de Paris du vicaire de Saint-Ambroise.

La relevée se fit vivement.

Des sentinelles furent placées sur le talus des fortifications, on prit possession du poste, et la garde descendante se dirigea vers Ménilmontant où elle devait occuper la barricade de l'ancien boulevard extérieur.

XXXV

Le capitaine Servais Duplat cria tout à coup :

—Trois hommes de bonne volonté !

Les fédérés répondirent tous ensemble :

—Voilà !

—Trois seulement, reprit Servais. Toi d'abord... ajouta-t-il en désignant un grand diable qui, ayant servi dans le corps des garibaldiens, était affublé d'une ample chemise rouge et portait un chapeau à plumes.

L'homme s'avança.

Duplat choisit successivement deux autres fédérés.

—Qu'est-ce qu'il y a à faire ? demanda le garibaldien.

—Une corvée qui ne vous déplaira pas, mes gaillards ! Il s'agit d'aller jusqu'à Saint-Gervais, chez le mastroquet le plus rupin, et de lui commander de tenir prêt, sur le coup de onze heures, un gueuleton soigné pour vingt et une personnes ! Je me fends d'un *frichti* général !

Un hurrah prolongé accueillit ces bonnes paroles.

On cria : *Vive le capitaine !* avec un enthousiasme absolument sincère.

Duplat poursuivit :

—Nous ferons la noce ici, bien tranquillement ; l'Est de Paris n'est pas menacé, et nous nous fichons comme d'une guigne des dragées que les Versaillais nous envoient ! Allons, ma vieille chemise rouge, en route, et plus vite que ça !...

—Oui... mais... *de la braïse* ?... fit observer le garibaldien.

—Du *pognon* ?... en voilà...

D'un geste superbe d'ampleur, Servais fouilla dans sa poche et il en tira une poignée d'or.

—Oh ! la ! la ! que ça de jaunets ! s'écrièrent les fédérés en extase devant la main pleine de leur officier.

—T'étais donc chef de poste au ministère des finances quand on l'a flambé ! dit l'un d'eux.

—C'est un cadeau de ma bonne amie... répliqua Duplat en riant.

—Mazette !... elle est rien de chic celle-là !...

—Et quand il n'y en aura plus, il y en aura encore.

Puis le capitaine ajouta en comptant ses napoléons :

—Vingt et un déjeuners à trois francs par tête, sans compter le vin, total soixante-trois balles... En voici soixante-dix, vieux frère ! Vas-y d'aplomb... Tu payeras d'avance... Préviens le mastroquet que si le déjeuner n'est pas soigné, nous irons le trouver en armes pour nous faire rendre notre argent. Allons, file ! On va t'ouvrir la porte.

—Ben, oui, objecta de nouveau le garibaldien. Ça va pour la boustifaille, mais le vin ?

—On en trouvera par ici.

—Et le café ?

—Il doit être compris dans le prix du déjeuner.

—Et le pousse-café ?

—Notre marchand de vins le fournira.

L'homme à la chemise rouge prit l'argent que lui présentait Duplat, puis, une fois hors des fortifications dont le sergent venait de lui ouvrir la porte, il se dirigea au pas gymnastique vers un débit de vins-restaurant placé à environ cinq cents mètres de la poterne des Prés-Saint-Gervais.

Servais continua, en s'adressant à l'un des deux autres fédérés désignés par lui :

—Toi, tu vas t'amener chez le mannezingue qui fait le coin de la rue Lemièrre et de la rue de Belleville... Tu prendras cinquante litres de picolo... Il est bon... Je le connais... Tu y feras ajouter vingt-cinq litres de rhum et cinq d'absinthe... Allons en chasse !

L'homme tendit la main.

—Des monacos. . . dit-il.

Duplat haussa les épaules en éclatant de rire.

—De quoi ? De quoi ? des monacos ? s'écria-t-il. Te moques-tu du monde ! Un joli *bon de réquisition* ! Nous sommes dans Paris et nous sommes les maîtres ! Ces *petzouilles* de commerçants doivent se trouver bigrement heureux de payer à boire aux défenseurs de la Commune qui les enrichit !

Et, prenant une feuille de papier sur la table du poste, il écrivit :

RÉQUISITION

Bon pour : cinquante litres de piccolo, vingt-cinq litres de rhum et cinq litres d'absinthe.

Paris, le 27 mai 1871,

Le chef du poste de la porte des Prés-Saint-Gervais.

Il signa d'une façon volontairement illisible puis, tendant le bon de réquisition à l'un des deux lascars, il dit :

—C'est en règle ! Filez !

Les hommes ne bougèrent pas.

—Qu'est-ce que vous attendez pour partir ? demanda Duplat.

—Si le mastroquet refuse de livrer ? fit observer le fédéré qui tenait le *bon*.

—Prenez vos flingots, répliqua l'ex-fourrier, et si le type essaye de faire le malin, trouez-lui la peau. . . Ce n'est pas plus difficile que ça !. . . En avant, marche !

Les fédérés, munis de leurs chassepots, allèrent réquisitionner, comme en avaient pris l'habitude, en ces jours de honte et de sang, tous ceux qui portaient l'uniforme de la Commune.

Le marchand de vins désigné par Servais Duplat savait qu'il devait tout craindre de ces bandits travestis en soldats et capables de tout.

Il s'exécuta sans même se permettre une observation, seulement il pensait :

—Heureusement que c'est la fin ! Une fois les pantalons rouges dans Paris, cette vermine disparaîtra. . .

Les deux fédérés, chargés outre mesure des produits de leur vol à main armée, rentraient au poste au moment où le garibaldien, de retour de Saint-Gervais, annonçait à son capitaine que le déjeuner payé par lui serait servi dans le poste à onze heures.

Une exclamation enthousiaste salua l'arrivée des liquides, et en attendant le *gueuleton* auquel ces ventres toujours affamés se promettaient de faire honneur, on déboucha les bouteilles d'absinthe et on se mit à boire à pleins verres le dangereux apéritif.

Après cette première *ournée*, on releva les sentinelles.

Il faut que tout le monde fasse la fête aujourd'hui. . . dit le capitaine, très paternel.

Personne ne remarqua que, contre sa coutume, il ne buvait que du bout des lèvres.

Ou absorba une seconde *ournée* en l'honneur des sentinelles qui venaient d'être relevées.

A celle-là en succéda une troisième, puis une quatrième.

La plupart des fédérés avalaient leur absinthe pure, et la liqueur de feu passait comme de l'eau claire dans leurs gosiers bronzés par l'habitude des alcools frelatés de tous les assommoirs.

Déjà les langues s'épaississaient et les cervelles commençaient à divaguer.

Le déjeuner arriva, un vrai déjeuner de marchand de vins de barrières, de plantureuses gibelottes de lapins, d'abondants fricandeaux à l'oseille, des salades amplement saturées de vinaigre, d'ail et d'échalotte, et des fromages de Gêromé au parfum meurtrier.

Ce menu fut acclamé.

Entre temps, on l'arrosait comme il convient.

Les litres se vidaient avec une rapidité merveilleuse.

On versa le café.

Ce fut le rhum alors qui coula à pleines tasses, débordant partout.

Les fédérés léchaient la table afin de ne rien perdre.

Au café succéda un punch monstre, allumé dans les saladiers mêmes où on avait servi les mâches et la barbe de capucin.

Déjà les hommes étaient notablement gris.

Le punch les acheva.

Servais Duplat souriant en voyant le résultat de ses adroites combinaisons.

Puis il commanda :

—Qu'on aille relever les sentinelles en faction.

Le sergent se leva.

Il chancelait sur ses jambes en appelant les hommes qui devaient aller à la relevée.

Ces hommes étaient cinq, tous les cinq abominablement ivres.

Un quart d'heure plus tard, les sentinelles relevées, dont on avait eu soin de garder les parts de vivres et de liquides, venaient s'attabler à leur tour.

Il leur fallut très peu de temps pour être non moins ivres que

leurs camarades, dont les trois quarts dormaient déjà sur les matelas jetés dans les coins de la salle servant de corps de garde.

Les litres de vin étaient tous vides.

Il ne restait plus, au milieu du pêle-mêle repoussant encombrant la table du poste, que quelques flacons de rhum et d'absinthe.

Servais Duplat portait lui-même des verres pleins aux fédérés qui n'avaient plus la force de venir les prendre et qui, en les approchant de leurs lèvres d'une main tremblante, répandaient une partie de leur contenu sur leurs vareuses débraillées.

L'air était surchargé des émanations suffocantes du vin, de l'alcool, de l'ail et de l'haleine empestée des hommes.

La nuit arriva.

Les sentinelles ivres-morts s'étaient affalées sur l'herbe maigre des ramparts et ronflaient comme dans leur lits.

Seul debout, parfaitement calme et se complaisant dans son œuvre, Duplat, le collaborateur payé de Merlin l'homme de Versailles, jetait des regards dédaigneux sur ces misérables qu'il avait su rendre aveugles et sourds, qu'il avait fait descendre bien au-dessous du niveau de la brute.

La demie après huit heures venait de sonner à l'église de Belleville.

Une bouffée de vent de l'Ouest avait apporté jusqu'aux oreilles de Duplat le coup de cette demie qui lui annonçait le moment prochain où il devrait ouvrir, toute grande, la porte des Prés-Saint-Gervais aux troupes régulières.

La nuit était très sombre.

Une pluie fine tombait, pénétrante et glaciale.

Le capitaine des fédérés tira de sa poche la clef de la grille fermant l'entrée des fortifications, prit un falot, alla ouvrir cette grille et attendit au dehors, impatient, fiévreux, l'oreille tendue, la poitrine serrée comme dans un étou.

Au loin, du côté de la plaine, il entendit une sorte de grondement sourd, une trépidation du sol.

Ce grondement sourd, cette trépidation, étaient certainement produits par une troupe nombreuse en marche, et les bruits grandissant prouvaient que la troupe se rapprochait.

Tout à coup Duplat tressaillit de la tête aux pieds et se retourna vivement.

Derrière lui, par conséquent du côté de Paris, retentissaient sur le pavé de la rue les sabots d'un cheval lancé à toute vitesse.

Un cavalier descendait bride abattue la rue Lemièr.

Servais se porta en toute hâte au devant de lui.

A la lueur du falot qu'il n'avait pas quitté, il vit un capitaine d'état-major de la Commune, galonné sur toutes les coutures et empanaché.

—On m'apporte certainement des ordres. . . pensa Duplat.

Il se sentait perdu si l'arrivant entraînait dans le poste.

Armant sans bruit son revolver, il fit un pas de plus à la rencontre de cet officier qui venait d'arrêter brusquement son cheval.

XXXVI

—Le chef de poste ? demanda l'officier d'état-major.

—C'est moi, répondit Servais.

—Pourquoi cette grille n'est-elle pas fermée ?

—Je viens d'envoyer, par prudence, une patrouille à l'extérieur.

—Pourquoi n'avez-vous point placé une sentinelle auprès de la grille ouverte ?

—Parce que j'y veille moi-même.

—Faites sortir vos hommes du poste, afin que. . .

L'officier ne put achever la phrase commencée.

Un coup de feu retentit, et il tomba de cheval comme une masse, un de ses pieds pris dans l'étrier.

Effrayé par la détonation du revolver de Duplat, le cheval avait pointé vigoureusement puis, ne se sentant plus retenu, il s'élançait ventre à terre, sur le chemin stratégique, traînant le cavalier démonté dont la tête et les épaules, rebondissant sur le sol à chaque élan, ne formèrent bientôt plus qu'une bouillie sanglante.

Le bruit sourd que Servais avait constaté au lointain grandissait en se rapprochant.

Le capitaine de fédérés regagna son poste d'observation près de la grille.

Brusquement le bruit cessa.

A cent cinquante pas environ venait de s'arrêter une masse compacte, plus sombre que les ténèbres.

Servais ne pouvait se tromper.

Cette masse sombre, immobilisée soudainement, c'était l'avant-garde d'une partie de l'armée de Versailles qui se trouvait là, devant lui.

Il agita son falot.

A suivre

CHOSSES ET AUTRES

—Il y a près de 3,000 logements inhabités à Montréal et dans la banlieue.

—Le Tsar possède plus de 100,000,000 d'acres de terrain, en Russie.

—La vie du prince de Galles est assurée pour £3,250,000.

—Les savants disent que bientôt on s'éclairera avec de la lumière froide.

—Paris possède 105 bureaux de poste tous munis de conduits pneumatiques.

—L'Angleterre importe chaque année du bois de dimension pour une valeur de \$85,000,000.

—Si l'océan était mis à sec, comme le demandait Xantippe, d'après le conseil d'Ésope, son esclave, les fleuves qui se jettent à présent dans la mer mettraient 44,000 ans à la remplir de nouveau.

—Le noir étant l'emblème du deuil et le vert celui de l'espérance, une veuve inconsolable ne doit boire que du thé noir ; mais celle qui espère trouver un second mari, préférera le thé vert.

—Dans le dixième siècle avant l'ère chrétienne, les Égyptiens employaient le vinaigre comme une médecine. Ce l'est encore. Qu'on fasse boire un petit verre de vinaigre de vin à un homme ivre-mort et il reviendra bien vite à la raison.

—Les Missions Catholiques apprennent de Shanghai que la persécution des chrétiens, dans la province de Sechuen, a cessé. Un décret impérial ordonne le paiement d'indemnités pour les dommages faits aux missions par la populace.

—Le Dr X... a la prétention de traiter ses malades en huit jours. Un pharmacien lettré lui a dédié le morceau suivant :

Lundi, je verrai le malade,
J'irai le saigner mardi.
Je prescrirai la limonade,
On le purgera mercredi.
Jeudi, je ferai ma visite ;
Vendredi soir, il testera,
Samedi, nous irons plus vite...
Et dimanche on l'enterrera.

—La Lyons and Gruenwald Co. inaugure sa seconde et dernière semaine avec le drame populaire *Little Emily*, tiré du roman de Charles Dickens "David Copperfield". Lors des représentations de cette pièce à Québec, le *Daily Chronicle* a publié des rapports élogieux au sujet du drame et des acteurs qui l'ont rendu avec un talent consommé. Le gouverneur-général a assisté à une représentation de cette pièce. Nous sommes certain que les habitués du théâtre Royal s'y rendront en grand nombre.

—Sommaire de la *Nouvelle Revue* du 15 juin : 16 juin 1815, la bataille de Ligny. — La curiosité, Sully-Prudhomme. — Antoine Rubinstein, C. Saint-Saëns, de l'Institut. — Souvenirs d'un matelot, Georges Hugo. — René de France, P. Rodocanachi. — La promenade d'Orphée, poésie, G. Lafenestre. — Cinquante ans de l'histoire d'Australie, Léo Quesnel. — M. Paul Bourget, Ant. Albelat. — Lettres sur la politique extérieure, Mme Juliette Adam.

La quinzaine : Le parlement : M. A. Des-cubes. — L'armée : Colonel X. — La marine : Ct Z. — Mouvement scientifique : S. Meunier. — Agriculture : G. Couanon. Théâtre : Ls Gallet, M. Fouquier. — Expositions, Musées, Livres. Pages courtes : Chs Toussenet, J. H. Rosny, R. Scheffer, E. Tissot, G. Rivet, Ls Tiercelin, Francis James.

JEUX ET RECREATIONS

ÉNIGME

J'aborde d'un air gracieux
Celui pour qui je m'intéresse,
J'ai néanmoins souvent l'adresse,
De lui faire baisser les yeux.

J'ai mille tours ingénieux,
Pour le bonheur, pour la tristesse.
Par un excès de politesse
Je puis devenir ennuyeux,

J'ai droit de m'adresser aux princes,
Je suis de toutes les provinces,
Ainsi que chaque saison.

Vous qui cherchez à me connaître,
Mille fois vous m'avez fait naître,
Par politique ou par raison.

SOLUTIONS DES PROBLEMES PARUS DANS LE NO 583

Gravure-devinette.—Le chien est couché entre les jambes du chasseur.

ONT DEVINE :

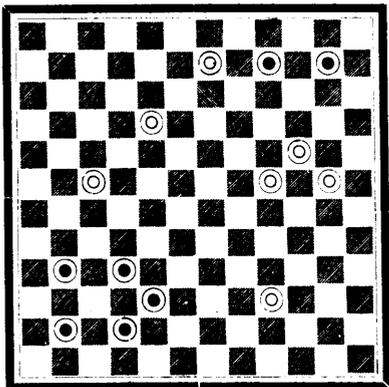
Mlle Blanche Lagarde, Mlle E. Dannaïs, N. Girard, H. P. Haineault, Montréal ; R. Dugas, Lachine ; Rieuse Aimante, Joliette ; Mlle Corinne Dion, Arthabaskaville ; J. C. P. Rivet, l'Assomption ; Mlle Marie Protin, River Point ; M. S. Nault, Valleyfield ; L. D. Gagnon, Lake Geneva, Wis. ; Ladislav Gagné, Alma ; Mlle Alma Simard, Lyster ; B. Turgeon, Mlle C. Dubé, Québec ; Deux yeux noirs, Fall River, Mass. ; Mlle Marie-Louise Murray, East Sherbrooke ; Mlle O. Vermette, Sorel ; Mlle Blanche Alice Mayrand, Ottawa ; F. Raymond, Ste-Anne.

LE JEU DE DAMES

PROBLÈME DE DAMES No 170

Composé par M. Napoléon Brochu, Lévis

Noirs—7 pièces



Blancs—7 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème No 168

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
70	63	4	69
43	37	69	32
45	39	32	10
71	32	26	50
39	4	6	17
4	35	gagnent.	

Solutions justes par MM. P. Duplessis, Williamsville ; Nap. Brochu, Lévis ; E. Pilon, Ottawa.

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique)

INGÉNIEUR CIVIL ARPENTEUR

187, RUE SAINT-JACQUES

ROYAL BUILDING MONTRÉAL

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**
PRÉPARÉ PAR **M. CHEVRIER**
Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain

CONTRE :
la **SCROFULE**, le **RACHITISME**,
l'**ANÉMIE**, la **CHLOROSE**,
la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES de POITRINE.**

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

VIN de VIAL

TONIQUE ANALEPTIQUE RECONSTITUANT

Le **TONIQUE** le plus énergique pour **Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants débiles** et toutes personnes délicates.



AU QUINA SUC DE VIANDE PROSPHATE de CHAUX

Composé des substances indispensables à la formation de la chair musculaire et des systèmes nerveux et osseux.

Le **VIN de VIAL** est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre **Anémie, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité** résultant de la vieillesse, longues convalescences et tout état de langueur et d'amaigrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. - Toutes Pharmacies.

POUDRE LIQUEUR DE COMTE

— POUR —

Préparation Hygiénique, Digestive et Fortifiante

Remplaçant avantageusement les liqueurs de la Chartreuse et de la Trappistine.

Une boîte de cette poudre suffit pour faire deux chopines et quart de liqueur. Direction dans chaque boîte. Prix : 25c la boîte.

Dans toutes les bonnes pharmacies ou envoyé franco sur réception du prix par les agents

LA PHARMACIE NATIONALE
216, SAINT-LAURENT
MONTRÉAL

CADEAU AUX LECTEURS DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Bon pour un Numéro du Journal de Modes **LA SAISON**, le seul au monde donnant 100 Gravures inédites de Modes et Travaux de Mains par Numéro.

Détacher ce coupon et l'envoyer avec son adresse, à l'administrateur de *La Saison*, 25 rue de Lille, Paris.

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(BLOC BARRON)

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER

TÉLÉPHONE No 2113

ACADEMIE DE COUPE

DE DAME A. CHAREST

Pour costumes de dames et d'enfants. Ce système, simple et sûr, évite l'ajustement ; en deux heures de leçon, toute dame peut apprendre à tailler à perfection ses manteaux et robes. Nous avons aussi un système pour les jupes qui nous permet de tailler une robe princesse ou un manteau long en aussi peu de temps qu'un corsage uni. Nous enseignons aussi à tailler le corsage de robe sans couture, et toutes sortes de collets. Nous invitons très respectueusement les dames et demoiselles à venir visiter ce nouveau système que nous garantissons sous tout rapport et qui est le moins dispendieux qui soit encore connu.

MME A. CHAREST, 79, St-Denis

MESDAMES

Toutes les dames élégantes Emploient.

"CREME LA SIMON"



Mme ADELINA PATTI dit : "Elle est sans pareille."

Elle blanchit, tonifie et donne à la peau un délicieux parfum

Elle guérit en une nuit les Boutons, Gerçures, Engelures

J. SIMON, PARIS

Agent général pour le Canada :

G. ALFRED CHOUILLOU, Montréal

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire des journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent

LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ?

Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ?

Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ?

Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ?

Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 6 juillet 1895

44,483

La Presse sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois.

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques

MONTRÉAL

ST-NICOLAS, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

**ANNONCE IMPORTANTE DE
John Murphy & Cie**

Durant les mois du Juillet et
Août, notre établissement sera
fermé le Samedi à 1 h. p.m.

**Notre Grande
Vente Annuelle**

: EST :

COMMENCEE

Soies, Soies,

Réductions de 10 à 75 pour cent.

Etoffes à Robes,

Réductions de 10 à 75 pour cent.

Etoffes Noires,

Et de Deuil de 10 à 50 pour cent.

Indiennes,

Et Cotomades de 10 à 75 pour cent.

Toiles et Couvrepieds,

Réductions de 10 à 75 pour cent.

John Murphy & Cie

2343 Rue Sainte-Catherine

Coin de la rue Metcalfe

Conditions : au comptant et un seul prix

TELÉPHONE 3833

MAISON FONDÉE EN 1852

C. LAVALLÉE

(SUCESSEUR DE A. LAVALLÉE)

Importateur d'instruments de musique de
toute espèce ; réparations de toutes sortes
exécutées à très bref délai. Toujours en stock
des instruments pour orchestre et fanfare à
des prix très réduits. Violons faits à ordre.

35, COTE ST-LAMBERT

MONTRÉAL

Un LEZARD

DANS L'ESTOMAC

Pendant les quelques années que j'ai vécu
aux Etats-Unis, je fus atteint d'une maladie
qui me faisait mourir. Avec des douleurs
atroces dans l'estomac, je me sentais très faible
et étais affligé de beaucoup de vents.
Après avoir consulté les principaux médecins
de Troy, N.-Y., et après avoir pris des cen-
taines de remèdes, on me déclara que j'avais
un lézard dans l'estomac et que ce qu'il y
avait de mieux à faire était de retourner dans
mon pays. Je revins donc à Montréal où on
me conseilla d'aller voir M. Z. Brabant, le
célèbre herboriste, 2242, rue Notre-Dame.
Après m'avoir examiné, ce Monsieur me dé-
clara que je n'avais pas plus de lézard dans
l'estomac que sur la main et que tout mon
mal venait de la dyspepsie. Je pris alors de
ses remèdes composés de racinages, et en
moins de trois mois ils me guérirent radica-
lement. (Signé) ARTHUR SAVARIAT,

Polisseur,

156, rue Richelieu, Ste-Cunégonde.

Consultations Gratuites

Z. BRABANT

HERBORISTE

2242, Rue Notre-Dame, Montréal

GLACIERES ! ~ SORBETIERES !

\$3.00 à \$45.00

\$1.50 à \$25.00

HAMMACS \$1.00 à \$5.00

CHEZ **L. J. A. SURVEYER**

6 - RUE SAINT-LAURENT - 6

15390

PRODUITS DE LA

GRANDE CHARTREUSE

LIQUEURS, ELIXIR ET SPECIFIQUE DENTIFRICE.

Les consommateurs des produits authentiques de la "GRANDE
CHARTREUSE" doivent exiger sur chaque bouteille le passe-partout
ci-dessous signé par le Révérend Père Procureur L. Garnier:

POUR EVITER TOUTE CONTREFAÇON OU IMITATION, EXIGER SUR CHAQUE
BOUTEILLE LE PASSE-PARTOUT CI-DESSOUS

Seuls Agents et Fondés de pouvoirs de la GRANDE-CHARTREUSE

AU CANADA

LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS

ALIMENTAIRES

de **MONTRÉAL** (limitée).



LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

Fondée dans le but de répandre et de développer le goût de la
musique et d'encourager les artistes

(Incorporé par Lettres Patentes, le 24 Décembre 1894)

Capital Action - - - - - \$50,000

Bureaux : 210, rue St - Laurent

TEL BELL 7216

2851 Prix d'une valeur totale de \$5,800.00 seront
distribués tous les quinze jours

1 PRIX DE	\$1,000.00
1 " "	400.00
1 " "	150.00

Et une foule d'autres prix variant de \$50.00 à \$1.00.

PRIX DU BILLET - - - - - 10 CENTS

Nous expédions nos billets dans toutes les parties du pays, sur réception du prix et de
3c en timbres pour frais de port.

J. B. C. TRESTLER L.C.D.

Chirurgien - Dentiste

200 RUE ST-DENIS

Au-dessus de la phar. Baridon

Extraction de dent sans douleur par le
chloroforme, l'éther, le protoxide d'azote,
ou la chlorure d'éthyle. Dents posées sans
palais ou sur monture en or, aluminium,
vulcanite, ou celluloïde. Obturation en or,
argent, platine, porcelaine. Couronne en or.

GEORGE VIOLETTI

Seul fabricant de Harpes au Canada. Spé-
cialité : Réparations d'instruments
en cuivre et bois. Argentu-
res, dorures, etc.

No 11½ RUE GOSFORD

MONTRÉAL

HOPITAL PRIVE DU DR GADBOIS

238 et 242 Rue Cadieux

Près de la rue Ste-Catherine

Fondée en 1843 par le Dr J. P. Gadbois,
ex-médecin surintendant de l'institut Mur-
phy. Traitement rapide de l'ivresse, dé-
lire, etc. Traitement radical des habitudes
d'intempérance, morphimanie, etc., par la
méthode du Gold Cure.

Après Laverigne

PHOTOGRAPHES

360 RUE ST-DENIS

PHOTOGRAPHIES DE TOUTS GENRES
PORTRAITS A L'HUILE, AU CRAYON,
PASTEL, ETC, ETC.

TELEPHONE 7283

A. DANAIS, L. C. D.

CHIRURGIEN-DENTISTE



45 RUE ST-LAURENT

Obstructions en or, argents et platine.
Dents posées sans palais ou sur dentier en
Aluminium, Celluloïde, Vulcanite, avec de
magnifiques gençoives en celluloïde. Ex-
traction sans douleur par l'électricité, et
anesthésie locale.

AUX DAMES

ACADEMIE FONDÉE EN 1891

Notre nouveau corsage sans couture est
une des merveilles du jour. L'ajustement
est parfait sans être obligé d'essayer. Les
cours comprendront le Dessin des Patrons, la
Coupe, l'Assemblage, l'Essayage, la Rectifi-
cation, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le
Manteau, le Dolman, etc., etc., etc.

ACADEMIE, 88 RUE ST-DENIS Mont-
réal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plom-
bage de dents, en porcelaine et en verre, plus
résistable que le ciment, imitant parfaite-
ment la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger.
Nouveau procédé pour plomber et extraire
les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

La Nouvelle Revue

18, Boulevard Montmartre, Paris.

Directrice : Madame Juliette ADAM

PARAIT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

12 mois	50 ^{fr}
6 mois	26 ^{fr}
3 mois	14 ^{fr}
1 ^{er} trimestre	5 ^{fr}

Paris et Seine 50^{fr} Département 56^{fr} Étranger... 62^{fr}

On s'abonne sans frais : dans les Bureaux de la Revue, les agences de Crédit Lignères et celles de la Société Générale de France et de l'Étranger.

LA REVUE HEBDOMADAIRE

La plus intéressante des re-
vues parisiennes

ABONNEMENT, \$6 40 PAR AN—6 MOIS, \$3.30

La Revue Hebdomadaire publie la pre-
mière, après l'apparition en volume, les
romans des principaux écrivains de ce
temps notamment : Paul Bourget, Fran-
çois Coppée, O. Daudet, etc.

S'adresser à la LIBRAIRIE DERMI-
GNY, 128 W. 25th street, New-York où à
la succursale, 1608, Notre-Dame, G. Hu-
rel, gérant.